

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Général (périodiques) de la livraison

29487

5 CENTIMS.

VERITAS PRÆVALEBIT.

L'Opinion Publique

Politique, Littérature, Théâtre, Mondanités.



VOLUME I.—No. 23.

Vendredi, 19 Mai, 1893.



MONTREAL.

Bâtisse New-York Life, 715.

B. P. No. 2071.

LE
DIRECTORY
DES
Citoyens de Montreal

Sera prêt pour distribution en mai ou de bonne heure en juin chaque année.

Sera un très concis et très complet almanach des adresses pour la cité de Montréal et les quartiers suburbains.

Indiquera les noms, l'occupation, le siège d'affaires et la résidence, ainsi que les numéros de boîte postale et de téléphone des citoyens de Montréal.

Donnera aussi une variété d'informations qui ne se trouvent dans aucune autre publication.

Sera imprimé sur beau papier et solidement relié.

Formera un volume portatif, commode pour consultation journalière et répondant à toutes les fins qu'on peut attendre de publications de ce genre.

Sera d'un format qui en permettra la rapide consultation.

Contiendra un indicateur de rues très concis, préparé sur un plan tout nouveau, permettant de trouver d'un coup d'œil l'adresse d'affaires, la résidence, etc., de tous les citoyens.

Sera de beaucoup le moins cher Directory publié dans le Dominion. (Prix, \$ 1.50).

ADRESSE:

Les Editeurs du

"Directory des Citoyens de Montreal,"

"809, hôtel de la N.-Y. Life,"

MONTREAL.

ACHETEZ AU COMPTANT

—ET—

- DEMANDEZ -

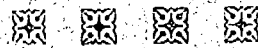
DES

BONS ET DES ACTIONS

DE LA

Coopération

Commerciale



En faisant vos achats ordinaires pour la maison et la famille, vous n'avez pas à dépenser un sou inutilement pour vous procurer des chances de gagner

UN GROS LOT DE

CINQ CENTS PIASTRES

{ UN LOT DE } — { 2 LOTS DE }

\$50.

\$25.

ET

QUATRE CENTS LOTS D'UNE PIASTRE.

Il suffit de faire vos achats, au comptant, chez les marchands qui donnent ces bons et ces actions.

Si vos fournisseurs habituels n'en ont pas, allez chez d'autres, dont vous trouverez les noms et les adresses dans tous les journaux quotidiens, le samedi.

Examinez ces noms et ne manquez pas l'occasion.

L'OPINION PUBLIQUE.

“Veritas Prævalebit.”

Vol. I.

VENDREDI, 19 MAI, 1893.

No. 23.

L'OPINION PUBLIQUE.

Rédacteur en chef.....Louis-H. Taché.
809, bâtisse de la New-York Life,
Bureau de poste, boîte 1579.

Éditeur, secrétaire de la rédaction et administrateur.....Edouard Delpit.
715, bâtisse de la New-York Life,
Bureau de poste, boîte 2071.

Prière de faire toutes remises d'argent par lettre enregistrée ou mandat postal.

ENTRE NOUS.

Le pape et l'empereur sont tout. Rien n'est sur terre
Que par eux et pour eux. Un suprême mystère
Vit en eux ; et le ciel, dont ils ont tous les droits,
Leur fait un grand festin de peuples et de rois.
Le monde au-dessous d'eux s'échelonne et se groupe.
Ils font et défont. L'un délie et l'autre coupe.
L'un est la vérité, l'autre est la force. Ils ont
Leur raison en eux-mêmes, et sont parce qu'ils sont.
Quand ils sortent, tous deux égaux, du sanctuaire,
L'un dans sa pourpre et l'autre avec son blanc suaire,
L'univers ébloui contemple avec terreur
Ces deux moitiés de Dieu : le pape et l'empereur !

(Hernani.) V. H..

Il est vraiment regrettable que M. Tardivel ne soit pas encore décidé à consulter M. l'abbé Baillargé au sujet de ses rognons. Je comprends qu'il y a là de quoi blesser son orgueil, mais l'on ne joue pas avec ces choses-là. Durant la dernière semaine, la maladie a, me dit-on, fait du progrès. Et c'est à cause de cette satanée affection que M. Tardivel a dû négliger la *Vérité* au point de ne consacrer qu'une seule de ses colonnes à l'*Opinion Publique*.

La grève des ouvriers du Grand Tronc n'a apparemment résulté qu'en une perte de temps pour les mécontents et bien peu d'amélioration à leur position antérieure.

La violence est le seul moyen qui détermine une augmentation immédiate de gages, quand cette augmentation a été absolument refusée avant le commencement des troubles. Mais les employés du Grand Tronc sont de trop bons citoyens pour se porter à des excès que punissent les lois du pays. Et ils ont eu raison de revenir sur leur détermination d'exiger la pleine mesure de leurs premières demandes.

En somme, ce qui établit la valeur du travail est le plus bas prix auquel il soit possible de faire faire ce travail. S'il est impossible à un ouvrier de vivre avec un salaire peu élevé, il est vrai, mais stable, régulier et permanent, comment se fait-il que tant d'autres ouvriers

soient prêts à se mettre à l'ouvrage aux mêmes conditions, du moment qu'une position identique leur est offerte ?

Il est des époques où la rémunération du travail augmente, d'autres où elle baisse. Les capitalistes et les grandes compagnies ne déterminent pas cette hausse ou cette baisse. C'est l'abondance ou la rareté des ouvriers qui règle la valeur du travail. Il est donc certain que les gages payés par le Grand Tronc sont suffisants, puisque cette compagnie pourrait, du jour au lendemain, remplacer en ce moment ses employés par d'autres aussi capables et aussi satisfaisants.

A tout événement, les ouvriers du Grand Tronc ont montré du tact, du respect des lois et du caractère, en ne molestant personne et en faisant la part égale entre leurs mécontentements et l'impossibilité où se trouve la compagnie de leur accorder les salaires réclamés lors de leur mise en grève.

Les avocats des États-Unis devant la commission dans l'affaire de la mer de Behring semblent vouloir remplacer les arguments par les plus ridicules théories qu'il soit possible de concevoir. Ils se sont, de plus, conduits comme des écoliers en droit international, et il est très probable que les commissaires et avocats anglais se seraient retirés si, au lieu d'une affaire coloniale, il s'était agi d'une difficulté britannique. La question aurait alors eu à se régler par d'autres moyens que par un arbitrage où l'insolence américaine a eu libre jeu.

Après trois jours de très grande chaleur, nous avons eu un changement soudain de température, qui faisait croire aux froides journées de novembre. Il faut s'attendre à ces variations jusqu'aux premiers jours de juin.

Très drôles, les souhaits d'un confrère au nouvel organe conservateur :

“ On annonce l'apparition prochaine à Montréal d'un nouveau journal conservateur qui s'appellerait le *Soleil*, paraîtrait tous les jours et dont l'abonnement ne serait que d'un dollar par an. Nous souhaitons à ce nouvel astre un nombre considérable de révolutions, sans éclipse.”

Les *torics* anglais cherchent en vain à tuer le projet du *home rule*. Leurs efforts ont pour effet de rallier le parti libéral plus étroitement autour de M. Gladstone.

Le comité de la législature du Michigan s'est prononcé en faveur du rétablissement de la peine de mort, à condition que le châtiment capital ne soit infligé qu'aux meurtriers condamnés sur preuve directe.

La conférence de M. J. B. Rouillard sur l'annexion a pour préface le sonnet suivant de M. Rémi Tremblay. On le lira avec d'autant plus de plaisir que c'est court, gentil et plein d'actualité :

LA GRANDE LOI DE L'ANNEXION.

Lorsqu'un bon Canadien perçoit qu'il est un homme,
Il commande aussitôt un ménage pour deux ;
Il se sent à lui seul trop incomplet, en somme,
Et s'annexe une femme avant d'être trop vieux.

Depuis son aventure au sujet de la pomme,
La femme est annexable en tous temps, en tous lieux.
Plus d'un observateur s'étonne de voir comme
Elle attire à ses pieds les pauvres amoureux.

Les deux sexes toujours furent annexionnistes :
Chacun l'est aujourd'hui, le fut ou le sera ;
La nature a des droits, messieurs les loyalistes.

Si vous la violemez, elle résistera.
Notre jeune pays, malgré la politique,
Saura bien épouser la grande république.

A quand la noce ?

M. P. I. Bazin, l'ex-gérant de la Banque Nationale à Ottawa, a été l'objet, mercredi soir, d'une bien flatteuse démonstration.

A l'improviste, un grand nombre de ses amis et clients de la banque ont envahi sa résidence et lui ont présenté, avec une adresse, une bourse contenant \$500 en or et une montre, garde et chaîne en or. La montre et le garde portent le monogramme de M. Bazin. Sur la boîte en chagrin contenant le riche présent est gravée l'inscription suivante : " Présenté à P. I. Bazin, écr., par les citoyens d'Ottawa, comme marque d'estime. — 10 mai 1893. "

Des bouquets ont été présentés à Mme et à Mlle Bazin.

L'adresse, après avoir fait le plus bel éloge des qualités d'administrateur et de financier qui distinguent M. Bazin, regrette qu'il ait donné sa démission de gérant de la succursale d'Ottawa et exprime les vœux des manifestants pour le succès de sa nouvelle entreprise.

M. Bazin a répondu dans les deux langues, en termes choisis et délicats.

Puis tous sont descendus dans une des salles de la banque, transformée en salle à dîner pour l'occasion, et ont pris place à une table somptueusement garnie. Il y avait plus de 85 convives.

L'archevêque Duhamel, le maire Durocher, le sénateur Tassé, l'hon. John Costigan et une vingtaine d'autres avaient envoyé des lettres d'excuses.

Au nombre des souscripteurs on remarque : S. G. l'archevêque Duhamel, l'hon. J. A. Ouimet, ministre des travaux publics, l'hon. John Costigan, secrétaire d'État, l'hon. Jos. Tassé, le maire Durocher, M. F. Van Bruyssel, consul belge, l'Université d'Ottawa, l'hon. T. Fournier, et une centaine d'autres.

Je ne sais ce qu'il y a au fond du prétendu scandale du pont Curran. Il me semble cependant que tout le bruit qu'on a fait à ce sujet ne repose sur rien. Le pont devait être bâti avant une certaine date ; des estimés avaient été préparés, d'après lesquels le pont ne devait coûter que \$175.000. On a dû exécuter les travaux à la hâte, et ces travaux ont coûté plus du double de leur évaluation première.

La question est de savoir si les travaux faits représentent bien, non pas le montant réclamé par les contracteurs, mais le montant que le gouvernement aura payé quand tout sera terminé.

Il est certain que M. Henri Parent n'a fait, dans tous les cas, qu'accomplir son devoir. Ce n'est pas sur lui que retombe la responsabilité des extravagances, si extravagances il y a eu. D'ailleurs, M. Parent a un caractère et une réputation qui le mettent au-dessus de tout soupçon quant à une connivence quelconque avec des actes qui ne seraient pas d'une parfaite honorabilité.

La lettre envoyée par le contrôleur des douanes à tous les employés de ce ministère, au sujet de la déférence et de la courtoisie dues au public, arrive à point.

Il y a aux douanes, à Montréal, plusieurs employés qui avaient l'air de croire que les hommes d'affaires et leurs représentants étaient leurs obligés, quand, au contraire, les employés des douanes sont nommés pour servir le public. Il ne faudra maintenant qu'une demi-douzaine de plaintes et de renvois d'office pour faire comprendre combien cette opinion est erronée.

La cause de la *Reine vs. Choquette* va devenir célèbre dans les annales judiciaires du pays.

La presse a fait des commentaires à ce sujet, mais pas un journal n'a donné la note juste.

Pour rétablir les faits tels qu'ils sont, voici ce qui en est de toute cette affaire.

L'Opinion Publique n'a jamais publié de libelle contre qui que ce soit. Elle n'est jamais entrée dans le domaine de la vie privée. Quand elle a attaqué quelqu'un, ç'a été sur des questions du domaine public ; et les ridicules et les travers qu'elle a pu dévoiler sur le compte de certains hommes politiques n'étaient jamais de nature à blesser ces hommes dans leur honneur ou à nuire à leur crédit ou à leur réputation.

Il n'y a pas eu provocation de la part de *L'Opinion Publique* et M. Choquette s'est lancé dans des attaques personnelles sans que rien justifiait une telle conduite.

La presse a allégué qu'il plaidera la vérité des faits, mais elle a omis de dire que les accusations qu'il a portées, toutes et chacune en particulier, ont été niées sous serment par le plaignant et déclarées fausses et diffamatoires.

M. Choquette a fait annoncer qu'il s'est constitué prisonnier et a demandé lui-même d'être envoyé aux assises criminelles. La vérité est que M. Choquette, à la demande du plaignant, a été invité par le magistrat de police à se présenter pour l'enquête préliminaire, et prévenu qu'à défaut de se présenter, il serait immédiatement arrêté par ordre de la cour.

Ce n'est pas lui qui a demandé d'être envoyé au banc criminel. L'enquête préliminaire a établi l'offense criminelle et, sans consulter l'accusé, le magistrat de police a envoyé M. Choquette au banc de la Reine.

"Si regrettable que soit le duel judiciaire actuellement engagé entre deux journalistes, il va provoquer une décision qui, nous l'espérons, sera féconde en bons résultats.

"L'attaque de la *Sentinelle* constitue certainement une invasion de la vie privée, que nous nous étions habitués à regarder comme inviolable...

"Si un journal a le droit de s'immiscer dans la vie privée d'un confrère quand il n'a aucune raison d'inté-

rét public pour justifier sa dénonciation, la politique va devenir intolérable, et les journalistes, qui sont tous les jours au blanc, ayant à payer les frasques de celui-ci ou de celui-là, feront aussi bien de briser leur plume." (*La Minerve.*)

Le *Moniteur*, de Lévis, avait, dans son deuxième numéro, un remarquable article intitulé : *En pleine démagogie*. L'auteur prend M. Tarte à partie pour ses remarques sur l'adresse présentée à Mgr Fabre par le maire Desjardins, et termine ainsi :

"Le peuple a des droits incontestables, ils doivent être respectés ; mais aussi il a des devoirs, et c'est ce qu'on ne lui enseigne pas assez. Car, comme l'a dit quelqu'un, c'est un élément, et le pire des éléments. Comme le vent, il emportera tout sur son passage s'il n'est pas guidé, contrôlé, conduit et dirigé par des pouvoirs pondérés et une autorité juste et équitable. Il n'y a plus, dites-vous, de pouvoir par droit de succession, et tout le monde peut être le pouvoir sous le régime démocratique.

"Le pouvoir civil, il est vrai, est élu par le peuple : voilà tout. Mais le pouvoir religieux, l'autorité de l'Église et de ses ministres, ne vient pas de l'élection du peuple ni de la succession civile, mais il prend sa source plus haut, et sur celui-là vous n'avez pas de contrôle ; son origine est divine. Ce serait le néant si ce pouvoir pouvait dépendre des caprices de l'opinion et se mouvoir sous l'unique action des volontés populaires.

"Votre prétention, monsieur Tarte, est pour le moins risquée. Et vous enseignez trop au peuple ses droits et ne lui parlez pas assez de ses devoirs. Un juste mélange des deux, voilà ce qui convient à tout régime et ce qui serait plus conforme aux enseignements de Léon XIII."

CHANSON.

J'aime à me figurer, de longs voiles couvertes,
Des vierges qui s'en vont chantant dans les chemins
Et qui sortent d'un temple avec des palmes vertes
Aux mains.

Un rêve qui me plaît dans mes heures moroses,
C'est un groupe d'enfants dansant dans l'ombre en rond,
Joyeux, avec le rire à la bouche et des roses
Au front.

Un rêve qui m'enchanté encore et qui me charme,
C'est une douce fille à l'âge radieux,
Qui, sans savoir pourquoi, songe avec une larme
Aux yeux.

Mais des rêves dont j'ai la pensée occupée,
Celui qui pour mon âme a le plus de douceur,
C'est un tyran qui râle avec un coup d'épée
Au cœur.

VICTOR HUGO.

LE FRUIT DÉFENDU.

Est-ce Georges Sand qui a dit : "Un verre d'eau est bon quand on a soif ; mais s'il était défendu !... il serait cent fois meilleur" ? Cette parole, d'où qu'elle vienne, n'est que l'écho de la sagesse antique disant avec Horace : *nitimur in vetitum : nous nous dardons sur ce qui est défendu*, — la traduction féminine et mondaine du fameux mot de saint Paul : "Je vois ce qui est meilleur et l'approuve, et je suis ce qui est pire," et, ce qui lui donne plus de relief encore, le cri de l'âme humaine, à quelque corps de boue qu'elle se trouve enchaînée. Je n'ai jamais pu me défendre d'un vrai sentiment d'admiration toutes les fois qu'il m'est arrivé de lire dans la Bible cette description du fruit défendu : "La femme vit qu'il était bon à manger, et beau pour les

yeux, et délicieux d'apparence." Croit-on que, s'il n'avait pas été défendu, l'eau en serait ainsi venue à la bouche de notre grand'mère Ève ? Et qui, parmi nous, n'a dû à la défense faite de fumer dans la plupart de nos collèges les meilleurs moments de sa vie d'écolier et les plus agréables souvenirs de ce temps d'espionnerie ? Pour ma part, je crois franchement qu'une des ressources laissées à exploiter aux professeurs du vingtième siècle sera, pour faire étudier les élèves, de leur défendre l'étude, et déjà, au dix-neuvième, on pourrait sans scrupules tenter l'aventure. Beaucoup sont assez les héritiers d'Ève pour l'imiter sous ce rapport. Oui, nous aimons le fruit défendu, et, comme en géométrie, notre amour pour le fruit défendu croît selon le carré de la défense.

Voilà un premier fait d'observation psychologique. Il en est un autre tout aussi clair et évident : c'est l'attrait du mystère. Je voyage dans la montagne : du fond du ravin s'élève le bruit sourd d'une cascade invisible. Des cascades, cent fois j'en ai vu ; mais celle-ci est *mystère* ! De rocher en rocher, au risque de ma peau, je descendrai jusqu'au fond pour voir... une eau ténébreuse sauter en flots d'écume sur des pierres arrondies. Dans un ouvrage à sensation, l'auteur laisse quelques lignes en blanc après une tirade sentimentale ; peut-être eût-il lui-même été bien embarrassé s'il lui eût fallu les remplir de mots et d'idées ! Mais pour moi, c'est *mystère* ; et, des heures durant, mon imagination en délire fera palpiter mon cœur sur ces points de suspension. C'est le soir ; la nuit est obscure ; tout à coup une lumière paraît, passe et disparaît. Je me surprends à la chercher encore ; j'y rêve et vingt fois peut-être je me demande et ce qu'était cette flottante lumière et si elle ne reviendra jamais. Pourquoi ? C'est le *mystère*.

Combien d'âmes sont tombées dans l'abîme, fascinées par ses mystérieuses profondeurs ! Combien de cœurs se sont eux-mêmes transpercés sur l'aiguillon de l'inconnu ! Combien d'intelligences se sont laissé entraîner à la lueur mystérieuse d'une découverte ou d'une science ! Mais laissons pour le moment ces considérations morales et venons-en de suite au sujet dont ces lignes forment comme l'introduction.

Il est donc reconnu que le cœur de l'homme a deux grandes tendances : l'amour du fruit défendu et l'attrait du mystère. Les romanciers les connaissaient dès longtemps, et dès longtemps ils cherchaient à les exploiter, soit séparées, soit unies, dans leurs ouvrages. Conduits par cet idéal aussi malsain que dangereux, ils franchirent le seuil de la famille et n'en respectèrent aucun mystère ; ils entrèrent par la fenêtre dans les administrations les plus secrètes et ils en mirent à nu tous les projets : rien du monde actuel n'échappa à leurs recherches et à leurs indiscretions.

Mais bientôt, fatigués de butiner sur les fleurs de la famille et anxieux de donner satisfaction à des lecteurs blasés, les romanciers firent irruption dans le cloître et le sanctuaire ; ils affublèrent de toutes les passions mondaines les moines et les prêtres et ils les livrèrent, ainsi déguisés, aux rires et aux moqueries de la foule. Du roman, ces types passèrent dans le drame, et l'on vit, au grand scandale des chrétiens et même des hommes honnêtes, les vices les plus bas s'incarner, pour ainsi dire, dans les cœurs les plus élevés. Dire que l'impie en frémit d'aise, que la foule éhontée y applaudit et que l'homme vicieux jouit de trouver en cela une

espèce de justification, c'est simplement énoncer une vérité que l'expérience et l'étude de la nature proclament. Mais pourquoi y a-t-il tant de catholiques eux-mêmes qui se repaissent d'une pareille littérature ?

Ces réflexions nous ont été suggérées par la lecture d'un roman espagnol dû à une plume exercée et habile, que nous ne pouvons sans regret voir assaisonner de pareilles épices une œuvre autrement très agréable. Pourquoi mettre devant les yeux deux types de prêtres comme ceux qu'il nous présente ? Non, le prêtre espagnol n'est point aussi borné qu'il nous le dit, et il l'a prouvé par de grandes et belles œuvres littéraires ; non, le moine espagnol, intelligent et pieux, ne se laissera point si facilement surprendre par le démon d'un amour même jusqu'à un certain point innocent ; non, il ne mourra point avec un blasphème sur les lèvres et une véritable apostasie dans le cœur. Il nous fait vraiment peine de voir un Espagnol de renom s'unir à tous les ennemis de l'Église pour rabaisser ce qui fait la force et la gloire de son noble pays. Peut-être dira-t-il que c'est d'un seul qu'il a parlé : ne sait-il pas que l'*ab uno disce omnes* est toujours appliqué dans ces cas et que ses lecteurs diront : voilà le prêtre et le moine espagnols ! surtout après les déclamations trois fois séculaires des impies et des protestants ? L'avidité avec laquelle la traduction, du reste assez pauvre, de son livre a été dévorée dans les États-Unis devrait lui ouvrir les yeux.

La langue castillane, si profondément catholique, n'a pas dû se prêter facilement à ces études à la Voltaire. N'ayant pas l'original, nous ne pouvons juger qu'imparfaitement. Mais si nous nous fions au texte anglais, nous ne pouvons manquer de remarquer la profonde différence qu'il y a entre le style de l'auteur quand il décrit les luttes du prêtre avec sa conscience d'un côté et sa passion de l'autre et quand il étale toutes les richesses d'un climat ensoleillé ou celles non moins éblouissantes d'intelligences d'élite éclairées des lumières de la foi. Que n'est-il resté dans cet élément ? Que n'a-t-il laissé le prêtre dans ce grand rôle de chevalier de la vérité et de la vertu ? Il eût fait un ouvrage plein de toute la force gracieuse et de toute la souplesse élégante qui furent de tradition en Espagne et il eût surtout doté sa patrie d'un livre utile et agréable.

VECCHIO.

COMMENT JE FUS EXPULSÉ DU THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN.

Décidé, puisque je trouvais un dîner qui ne me coûtait rien, à transformer le prix de ce dîner en un billet de spectacle, je cherchai sur tous les journaux les affiches du jour et, guidé par Hiraux dans le choix de la littérature dont je comptais nourrir ma soirée, je me décidai pour la Porte-Saint-Martin.

On jouait le *Vampire*.

C'était la troisième ou quatrième représentation, seulement, de la reprise de cette pièce.

Hiraux m'invita à me presser ; la pièce avait un grand succès et attirait la foule.

Je suivis le conseil d'Hiraux ; mais quelque diligence que je fisse, — il y a loin du café de la Porte-Saint-Honoré au théâtre de la Porte-Saint-Martin — je trouvais les environs encombrés.

J'étais nouveau à Paris. J'ignorais toutes les habitudes du théâtre. Je longeai une queue immense enfer-

mée dans des barrières, n'osant pas même demander où l'on prenait les entrées.

Sans doute, un des amateurs qui étaient à la queue s'aperçut de mon embarras, car, s'adressant à moi :

— Monsieur ! me dit-il ... Oui... vous, monsieur, continua l'amateur, vous qui avez les cheveux frisés... voulez-vous une place ?

— Comment ! si je veux une place ?

— Sans doute. Si vous vous mettez à la queue, là-bas, vous n'entrerez jamais. On renverra plus de cinq cents personnes, ce soir.

C'était de l'hébreu pour moi, que ce langage. Je comprenais seulement que l'on renverrait cinq cents personnes et que je serais du nombre des personnes renvoyées.

— Voyons, décidément, voulez-vous une place ? continuait l'amateur.

— Vous avez donc une place, vous ?

— Il me semble que vous le voyez !

Je ne voyais rien du tout.

— Prise d'avance, alors ? demandai-je.

— Prise depuis midi.

— Et bonne ?...

— Comment cela, bonne ?

C'était l'amateur qui ne comprenait plus.

— Oui, repris-je, je serai bien placé ?

— Vous serez placé où vous voudrez.

— Comment ? je serai placé où je voudrai ?

— Sans doute.

— Et combien votre place ?

— Vingt sous.

Je réfléchis, à part moi, que vingt sous pour aller où je voudrais, cela n'était pas cher.

Je tirai vingt sous de ma poche et les donnai à mon amateur, lequel aussitôt, avec une agilité qui prouvait combien cet exercice lui était habituel, grimpa le long des barreaux de la barrière, l'enjamba et se trouva près de moi.

— Eh bien ! lui demandai-je, votre place ?

— Prenez-la... seulement, prenez-la vite, car si on pousse, vous ne l'aurez plus.

Il se fit, à l'instant même, ce raisonnement dans mon esprit : " Ces messieurs, qui sont dans cette barrière, ont sans doute pris et payé leurs places d'avance, et c'est pour les reconnaître qu'on les a parqués ainsi."

— Ah ! bon, je comprends, répondis-je.

Et j'enjambai la barrière à mon tour, en sens inverse ; de sorte que, tout au contraire de mon marchand de places, qui du dedans avait passé au dehors, je passai, moi, du dehors au dedans.

Au bout d'un instant, un mouvement de progression se fit sentir.

On venait d'ouvrir les bureaux.

Je me laissai aller au courant.

Dix minutes après, je me trouvais devant la grille.

— Eh bien ! monsieur, me dit mon voisin, ne prenez-vous point votre billet ?

— Comment, mon billet ?

— Sans doute, votre billet ! me dit un de ceux qui venaient derrière moi. Si vous ne prenez pas votre billet, laissez-nous prendre les nôtres, au moins.

Et une légère bourrade indiqua le désir qu'avaient ceux qui me suivaient de prendre leur tour.

— Mais, leur dis-je, j'ai acheté ma place, ce me semble...

— Votre place ?...

— Oui, puisque j'ai donné vingt sous ! vous avez bien vu !... sûrement que j'ai donné vingt sous à cet homme qui m'a vendu sa place !

— Ah ! sa place à la queue ! s'écrièrent mes voisins ; mais sa place à la queue n'est pas sa place dans la salle.

— Il m'a dit qu'avec sa place, j'irais où je voudrais.

— Sans doute, vous irez où vous voudrez ; prenez une avant-scène, vous en avez le droit, et vous irez où vous voudrez. Seulement, les avant-scènes, c'est à l'autre bureau.

— Allons ! allons ! nous dépêchons-nous ? firent les voisins.

— Messieurs, dégagez le couloir, s'il vous plaît, cria une voix.

— Eh ! c'est monsieur, qui ne veut pas prendre son billet et qui nous empêche de prendre les nôtres, crièrent en chœur mes voisins.

— Allons ! allons ! décidez-vous.

Les murmures augmentaient et, au milieu des murmures, je commençais à comprendre ce que l'on m'avait, du reste, à peu près expliqué : c'est que j'avais acheté ma place à la queue, et non ma place dans la salle.

En tout cas, comme on commençait à me bousculer d'une façon menaçante, je tirai de ma poche un écu de six francs et demandai un parterre.

On me rendit quatre francs dix sous, et un carton qui avait été blanc.

Il était temps ! Je fus emporté immédiatement par un flot de la foule.

Je présentai au contrôle mon carton qui avait été blanc ; on me l'échangea contre un carton qui avait été rouge. Je suivis un corridor à gauche ; je trouvai à ma gauche une porte au-dessus de laquelle était écrit le mot PARTERRE, et j'entrai.

Ce fut là que je reconnus la vérité de ce que m'avait dit l'amateur qui m'avait vendu sa place vingt sous. Quoique j'eusse quinze ou vingt personnes à peine avant moi, à la queue, le parterre était presque plein.

Un noyau des plus compacts s'était surtout formé sous le lustre.

Je compris cela, puisque, à mon avis, là devaient être les meilleures places.

Je résolus aussitôt de me mêler à ce groupe, qui me paraissait ne s'être tant pressé que pour se placer si bien.

Je montai sur les banquettes, comme j'avais vu faire à plusieurs, et, marchant en équilibre sur leur dos arrondi, je me mis en mesure de gagner le centre.

Je devais être, ou plutôt, il faut en convenir, j'étais fort ridicule. J'avais les cheveux très longs et, comme ils sont crépus, ils formaient autour de ma tête une assez grotesque auréole.

En outre, à une époque où l'on portait les redingotes coupées au-dessus du genou, je portais, moi, une redingote qui me tombait jusqu'à la cheville. Une révolution s'était accomplie à Paris, qui n'avait pas eu le temps de se faire à Villers-Cotterets. J'étais à la dernière mode de Villers-Cotterets, mais j'étais à l'avant-dernière mode de Paris.

Or, comme rien n'est, en général, plus opposé à la dernière mode que l'avant-dernière mode, — ainsi que j'ai déjà eu la modestie de le dire, j'étais fort ridicule...

Sans doute, je parus tel à ceux vers lesquels je m'avancais, car ils m'accueillirent avec des éclats de rire qui me semblèrent d'assez mauvais goût.

J'ai toujours été très poli ; mais, à cette époque, à côté de la politesse que je tenais de mon éducation maternelle, veillait, inquiète et soupçonneuse, une vivacité qui me venait probablement de mon père. Cette vivacité faisait de mes nerfs une espèce d'instrument très facile à irriter.

Je mis le chapeau à la main, mouvement qui démasqua la complète originalité de ma coiffure et redoubla l'hilarité générale du groupe dans les rangs duquel j'ambitionnais une place.

— Pardon, messieurs, demandai-je le plus poliment du monde, mais je voudrais savoir ce qui vous fait rire, afin de pouvoir rire avec vous ? On dit la pièce que nous allons voir jouer fort triste, et je ne serais pas fâché de m'égayer un peu avant de pleurer.

Mon discours fut écouté dans le plus religieux silence ; puis, au milieu de ce silence, une voix s'éleva tout à coup :

— Oh ! c'te tête ! dit la voix.

Il paraît que l'apostrophe était des plus comiques, car à peine eut-elle été lâchée, que les éclats de rire redoublèrent ; il est vrai qu'à peine le redoublement d'éclats de rire s'était-il fait entendre, j'envoyai un vigoureux soufflet au railleur.

— Monsieur, lui dis-je en même temps, je m'appelle Alexandre Dumas ; je demeure, pour demain encore, rue et hôtel des Vieux-Augustins, et pour après-demain et jours suivants, place des Italiens, No. 1.

Il paraît que je parlais une langue tout à fait inconnue à ces messieurs ; car, au lieu de me répondre, vingt poings s'élevèrent menaçants, et toutes les voix crièrent :

— A la porte ! A la porte !

— Comment ! à la porte ? m'écriai-je. Ah ! ce serait joli, par exemple ! moi qui ai payé deux fois ma place, une fois à la queue, et l'autre fois au bureau !

— A la porte ! A la porte ! redoublèrent les voix avec augmentation de fureur.

— Messieurs, j'ai eu l'honneur de vous dire où je demeurais.

— A la porte ! A la porte ! crièrent les voix avec une irrésistible puissance.

Tout le monde était monté sur les banquettes, tout le monde s'inclinait de la galerie, tout le monde se lançait à demi hors des loges. Je formais le centre d'un immense entonnoir.

— A la porte ! A la porte ! criaient ceux-là mêmes qui ne savaient pas ce dont il s'agissait, mais qui calculaient qu'une personne de moins ferait une place de plus.

Je me débattais de mon mieux au fond de mon entonnoir, lorsqu'un monsieur assez bien vêtu fendit la foule qui, au reste, s'ouvrit respectueusement devant lui, et m'invita à sortir.

— Pourquoi sortir ? demandai-je assez étonné.

— Parce que vous troublez le spectacle.

— Comment ! je trouble le spectacle ?... Le spectacle n'est pas commencé.

— Alors, vous troublez les spectateurs.

— Mais, monsieur...

— Suivez-moi.

Je pensai à l'histoire que mon père, à mon âge à peu près, avait eue avec un mousquetaire à la Montansier, et, quoique je susse la connétable dissoute, je pensai avoir affaire à quelque chose de pareil.

Je suivis donc, sans aucune résistance et au milieu des applaudissements de la salle, qui témoignait sa satisfaction de la justice que l'on faisait de moi. Mon

guide me mena dans le corridor, du corridor au contrôle, et du contrôle dans la rue.

Arrivé dans la rue :

— Là ! dit-il, ne recommencez plus.

Et il rentra dans la salle.

Je trouvai que j'en avais été quitte à bon marché, puisque mon père avait conservé son garde attaché pendant huit jours à sa personne, tandis que moi, je l'avais gardé, attaché à la mienne, pendant cinq minutes tout au plus.

ALEXANDRE DUMAS.

PROMENADES DANS LES ROCHERS.

PREMIÈRE PROMENADE.

Un tourbillon d'écume, au centre de la baie,
Formé par de secrets et profonds entonnoirs,
Se berce mollement sur l'onde qu'il égaie,
Vasque immense d'albâtre au milieu des flots noirs.

Seigneur ! que faites-vous de cette urne de neige ?
Qu'y versez-vous dès l'aube et qu'en sort-il la nuit ?
La lune lui jette en vain sa vague qui l'assiège,
Le nuage sa brume et l'ouragan son bruit.

L'orage avec son bruit, le flot avec sa fange
Passent ; le tourbillon, vénéré du pêcheur,
Reparaît, conservant, dans l'abîme où tout change,
Toujours la même place et la même blancheur.

Le pêcheur dit : — C'est là qu'en une onde bénie
Les petits enfants morts, chaque nuit de Noël,
Viennent blanchir leur aile au souffle humain ternie,
Avant de s'envoler pour être anges au ciel.

Moi je dis : — Dieu mit là cette coupe si pure,
Blanche en dépit des flots et des rochers penchants,
Pour être, dans le sein de la grande nature,
La figure du juste au milieu des méchants.

DEUXIÈME PROMENADE.

La mer donne l'écume et la terre le sable.
L'or se mêle à l'argent dans les plis du flot vert.
J'entends le bruit que fait l'éther infranchissable,
Bruit immense et lointain, de silence couvert.

Un enfant chante auprès de la mer qui murmure.
Rien n'est plus grand, ni petit. Vous avez mis, mon
Sur la création et sur la créature [Dieu,
Les mêmes astres d'or et le même ciel bleu.

Notre sort est chétif ; nos visions sont belles.
L'esprit saisit le corps et l'enlève au grand jour.
L'homme est un point qui vole avec deux grandes ailes
Dont l'une est la pensée et dont l'autre est l'amour.

Sérénité de tout ! Majesté ! Force et grâce !
La voile rentre au port et les oiseaux aux nids.
Tout va se reposer, et j'entends dans l'espace
Palpiter vaguement des baisers infinis.

Le vent courbe les joncs sur le rocher superbe
Et de l'enfant qui chante il emporte la voix.
O vent ! que vous courbez à la fois de brins d'herbe,
Et que vous emportez de chansons à la fois !

Qu'importe ? Ici tout berce, et rassure, et caresse.
Plus d'ombre dans le cœur ! Plus de soucis amers !
Une ineffable paix monte et descend sans cesse
Du bleu profond de l'âme au bleu profond des mers.

TROISIÈME PROMENADE.

Le soleil déclinait ; le soir, prompt à le suivre,
Brunissait l'horizon ; sur la pierre d'un champ
Un vieillard, qui n'a plus que peu de temps à vivre,
S'était assis pensif, tourné vers le couchant.

C'était un vieux pasteur, berger dans la montagne,
Qui jadis, jeune et pauvre, heureux, libre et sans lois,
A l'heure où le mont fuit sous l'ombre qui le gagne,
Faisait gaîment chanter sa flûte dans les bois.

Maintenant riche et vieux, l'âme du passé pleine,
D'une grande famille aïeul laborieux,
Tandis que ses troupeaux revenaient de la plaine,
Détaché de la terre, il contemplait les cieus.

Le jour qui va finir vaut le jour qui commence.
Le vieux pasteur rêvait sous cet azur si beau.
L'océan devant lui se prolongeait, immense
Comme l'espoir du juste aux portes du tombeau.

O moment solennel ! Les monts, la mer farouche,
Les vents faisaient silence et cessaient leur clameur.
Le vieillard regardait le soleil qui se couche ;
Le soleil regardait le vieillard qui se meurt.

QUATRIÈME PROMENADE.

[d'ombre !
Dieu ! que les monts sont beaux avec ces taches
Que la mer a de grâce et le ciel de clarté !
De mes jours passagers que m'importe le nombre ?
Je touche l'infini, je vois l'éternité.

Orages ! passions ! taisez-vous dans mon âme !
Jamais si près de Dieu mon cœur n'a pénétré.
Le couchant me regarde avec ses yeux de flammes,
La vaste mer me parle, et je me sens sacré.

Béni soit qui me hait et béni soit qui m'aime !
A l'amour, à l'esprit donnons tous nos instants.
Fou qui poursuit la gloire ou qui creuse un problème !
Moi, je ne veux qu'aimer, car j'ai si peu de temps !

L'étoile sort des flots où le soleil se noie ;
Le nid chante ; la vague à mes pieds retentit ;
Dans toute sa splendeur le soleil se déploie. [petit !
Mon Dieu, que l'âme est grande et que l'homme est

Tous les objets créés, feu qui luit, mer qui tremble,
Ne savent qu'à demi le grand nom du Très-Haut.
Ils jettent vaguement des sons que seul j'assemble :
Chacun dit sa syllabe, et moi, je dis le mot.

Ma voix s'élève aux cieus, comme la tienne, abîme !
Mer, je rêve avec toi ! Monts, je prie avec vous !
La nature est l'encens pur, éternel, sublime ;
Moi, je suis l'encensoir intelligent et doux.

VICTOR HUGO.

DANS LE MONDE DES ESPRITS.

THÉORIE DES MANIFESTATIONS PHYSIQUES.

(Suite.)

Les explications que nous avons données dans le dernier numéro sont claires, catégoriques et sans ambiguïté ; il en ressort ce point capital, que le fluide universel, dans lequel réside le principe de la vie, est l'agent principal des manifestations et que cet agent reçoit son impulsion de l'esprit, que celui-ci soit incarné ou errant. Ce fluide condensé constitue le périsprit ou enveloppe semi-matérielle de l'esprit. Dans l'état

d'incarnation, le périsprit est uni à la matière du corps ; dans l'état d'erraticité, il est libre. Quand l'esprit est incarné, la substance du périsprit est plus ou moins liée, plus ou moins adhérente, si l'on peut s'exprimer ainsi. Chez certaines personnes, il y a en quelque sorte émanation de ce fluide par suite de leur organisation, et c'est là, à proprement parler, ce qui constitue les médiums à influences physiques. L'émission du fluide animalisé peut être plus ou moins abondante, sa combinaison plus ou moins facile : de là les médiums plus ou moins puissants ; elle n'est point permanente, ce qui explique l'intermittence de la puissance.

Citons une comparaison. Lorsqu'on a la volonté d'agir matériellement sur un point quelconque placé à distance, c'est la pensée qui veut, mais la pensée seule n'ira pas frapper ce point ; il lui faut un intermédiaire qu'elle dirige : un bâton, un projectile, un courant d'air, etc.. Remarquez même que la pensée n'agit pas directement sur le bâton, car si on ne le touche pas, il n'agira pas tout seul. La pensée, qui n'est autre que l'esprit incarné en nous, est unie au corps par le périsprit ; or, elle ne peut pas plus agir sur le corps sans le périsprit qu'elle ne peut agir sur le bâton sans le corps ; elle agit sur le périsprit parce que c'est la substance avec laquelle elle a le plus d'affinité ; le périsprit agit sur les muscles, les muscles saisissent le bâton, et le bâton frappe le but. Quand l'esprit n'est pas incarné, il lui faut un auxiliaire étranger ; cet auxiliaire est le fluide à l'aide duquel il rend l'objet propre à suivre l'impulsion de sa volonté.

Ainsi, quand un objet est mis en mouvement, enlevé ou lancé en l'air, ce n'est point l'esprit qui le saisit, le pousse et le soulève, comme nous le ferions avec la main ; il le *sature*, pour ainsi dire, de son fluide combiné avec celui du médium, et l'objet, ainsi momentanément vivifié, agit comme le ferait un être vivant, avec cette différence que, n'ayant pas de volonté propre, il suit l'impulsion de la volonté de l'esprit.

Puisque le fluide vital, poussé, en quelque sorte, par l'esprit, donne une vie factice et momentanée aux corps inertes, que le périsprit n'est autre chose que ce même fluide vital, il s'ensuit que lorsque l'esprit est incarné, c'est lui qui donne la vie à son corps, au moyen de son périsprit ; il y reste uni tant que l'organisation le permet ; quand il se retire, le corps meurt. Maintenant, si, au lieu d'une table, on taille le bois en statue et qu'on agisse sur cette statue comme sur la table, on aura une statue qui se remuera, qui frappera, qui répondra par ses mouvements et par ses coups ; on aura, en un mot, une statue momentanément animée d'une vie artificielle ; on a dit : les tables parlantes, on pourrait aussi dire : les statues parlantes. Quelle lumière cette théorie ne jette-t-elle pas sur une foule de phénomènes jusqu'alors sans solution ! Que d'allégories, et d'effets mystérieux n'explique-t-elle pas !

Les incrédules quand même objectent que le fait de l'enlèvement des tables sans point d'appui est impossible, parce qu'il est contraire à la loi de gravitation. Nous leur répondrons d'abord que leur négation n'est pas une preuve ; secondement, que, si le fait existe, il aurait beau être contraire à toutes les lois connues, cela prouverait une chose, c'est qu'il repose sur une loi inconnue, et que les négateurs ne peuvent avoir la pré-

tention de connaître toutes les lois de la nature. Nous venons d'expliquer cette loi, mais ce n'est pas une raison pour qu'elle soit acceptée par eux, précisément parce qu'elle est donnée par des esprits qui ont quitté leur habit terrestre, au lieu de l'être par des esprits qui l'ont encore et qui siègent à l'Académie. De telle sorte que si l'esprit d'Arago vivant eût donné cette loi, ils l'eussent acceptée les yeux fermés ; mais donnée par l'esprit d'Arago mort, c'est une utopie, et pourquoi cela ? parce qu'ils croient qu'Arago étant mort, tout est mort en lui. Nous n'avons pas la prétention de les en dissuader ; cependant, comme cette objection pourrait embarrasser certaines personnes, nous allons essayer d'y répondre en nous mettant à leur point de vue, c'est-à-dire en faisant abstraction pour un instant de la théorie de l'animation factice.

Quand on fait le vide sous la cloche de la machine pneumatique, cette cloche adhère avec une telle force qu'il est impossible de l'enlever à cause du poids de la colonne d'air qui pèse dessus. Qu'on laisse rentrer l'air, et la cloche s'enlève avec la plus grande facilité, parce que l'air de dessous fait contre-poids avec l'air de dessus ; cependant, abandonnée à elle-même, elle restera sur le plateau en vertu de la loi de gravitation. Maintenant, que l'air de dessous soit comprimé, qu'il ait une densité plus grande que celui de dessus, la cloche sera soulevée malgré la gravitation ; si le courant d'air est rapide et violent, elle pourra être soutenue dans l'espace sans aucun appui *visible*, à la manière de ces bonshommes qu'on fait voltiger sur un jet d'eau. Pourquoi donc le fluide universel, *qui est l'élément de toute matière*, étant accumulé autour de la table, n'aurait-il pas la propriété d'en diminuer ou d'en augmenter la pesanteur spécifique relative, comme l'air le fait pour la cloche de la machine pneumatique, comme le gaz hydrogène le fait pour les ballons, sans qu'il soit pour cela dérogré aux lois de la gravitation ? Connaissez-vous toutes les propriétés et toute la puissance de ce fluide ? Non ; eh bien ! ne niez pas un fait parce que vous ne pouvez pas l'expliquer.

Revenons à la théorie du mouvement de la table. Si, par le moyen indiqué, l'esprit peut enlever une table, il peut enlever tout autre chose : un fauteuil, par exemple. S'il peut enlever un fauteuil, il peut aussi, avec une force suffisante, enlever en même temps une personne assise dessus. Voilà donc l'explication de ce phénomène qu'a produit cent fois M. Home sur lui et sur d'autres personnes ; il l'a renouvelé pendant un voyage à Londres, et afin de prouver que les spectateurs n'étaient pas le jouet d'une illusion d'optique, il a fait au plafond une marque avec un crayon, et l'on a passé sous lui. On sait que M. Home était un puissant médium pour les effets physiques : il était, dans ce cas, la cause efficiente et l'objet.

Nous avons parlé tout à l'heure de l'augmentation possible du poids ; c'est, en effet, un phénomène qui se produit quelquefois, et qui n'a rien de plus anormal que la prodigieuse résistance de la cloche sous la pression de la colonne atmosphérique. On a vu, sous l'influence de certains médiums, des objets assez légers offrir la même résistance, puis tout à coup céder au moindre effort. Dans l'expérience ci-dessus, la cloche ne pèse, en réalité, ni plus ni moins par elle-même, mais elle paraît plus lourde par l'effet de la cause extérieure qui agit

sur elle ; il en est probablement de même ici. La table a toujours le même poids intrinsèque, car sa masse n'a pas augmenté ; mais une force étrangère s'oppose à son mouvement, et cette cause peut être dans les fluides ambiants qui la pénètrent, comme celle qui augmente ou diminue le poids apparent de la cloche est dans l'air. Faites l'expérience de la cloche pneumatique devant un paysan ignorant, ne comprenant pas que c'est l'air qu'il ne voit pas qui agit, il ne sera pas difficile de lui persuader que c'est le diable.

On dira peut-être que ce fluide étant impondérable, son accumulation ne peut augmenter le poids d'un objet : d'accord ; mais remarquez que si nous nous sommes servis du mot *accumulation*, c'est par comparaison et non par assimilation absolue avec l'air ; il est impondérable, soit ; cependant rien ne le prouve ; sa nature intime nous est inconnue, et nous sommes loin d'en connaître toutes les propriétés. Avant qu'on eût expérimenté la pesanteur de l'air, on ne soupçonnait pas les effets de cette même pesanteur. L'électricité est aussi rangée parmi les fluides impondérables ; cependant un corps peut être retenu par un courant électrique et offrir une grande résistance à celui qui veut le soulever ; il est donc, en apparence, devenu plus pesant. De ce qu'on ne voit pas le support, il serait illogique de conclure qu'il n'existe pas. L'esprit peut donc avoir des leviers qui nous sont inconnus ; la nature nous prouve tous les jours que sa puissance ne s'arrête pas au témoignage des sens.

On ne peut expliquer que par une cause semblable le phénomène singulier, dont on a vu plusieurs exemples, d'une jeune personne faible et délicate soulevant avec deux doigts, sans effort et comme une plume, un homme fort et robuste avec le siège sur lequel il était assis. Ce qui prouve une cause étrangère à la personne, ce sont les intermittences de la faculté.

C. D'OUTRE TOMBE.

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI.

L'amour jadis cueillait des fleurs
Sans jamais avoir l'air morose ;
Sa férule était une rose,
Un sourire séchait ses pleurs.

Aujourd'hui, changeant ses couleurs,
Il se convertit en névrose,
Et de vitriol il s'arrose
Comme d'un baume à ses douleurs.

Ainsi le veut — car tout s'effondre —
Un siècle pessimiste et lourd,
Où pour le ciel même on est sourd.

Est-ce un mal, un bien ? Que répondre ?
Pour moi, qui passe soixante ans,
Je regrette le bon vieux temps.

JEAN RAMBAUD.

LA VISION.

1870.

On amena, le soir du 21 décembre 1870, à l'ambulance du Grand-Hôtel, un officier qui avait été blessé le matin, à l'attaque du Bourget. Une balle lui avait brisé le genou. Il souffrait horriblement ; mais, essayant de dissimuler sa souffrance, en vieux soldat qu'il était, il se contentait de mordiller sa lèvre inférieure et un peu sa

barbiche. Lorsqu'on le descendit de l'ambulance pour le transporter dans un lit, il dit froidement aux hommes qui le portaient et dont chaque mouvement eût dû lui tirer un cri, tant sa blessure était douloureuse :

— Fâché de la peine, les amis, mais il faut bien avoir recours aux bras des autres quand on n'a plus ses jambes à soi.

On le coucha sur un lit. Il enleva lui-même sa tunique, son gilet, défit ses bretelles ; mais, arrivé au pantalon, les forces lui manquèrent :

— Non, c'est impossible, dit-il.

Et il s'abandonna aux infirmiers.

Il s'appelait Merlier. Il avait quarante-cinq ans. Il était commandant d'infanterie de ligne.

Dans sa vie, cet homme avait vu souvent la mort de près et senti passer sur sa peau le froid du fer ou le sifflement de la balle. Il n'avait jamais été blessé. En Italie, au Mexique, à Wissembourg, à Frœschwiller, il eût dû rester cent fois sur le carreau. " C'est une des plus belles chances de soldat qu'on puisse rencontrer, disait-on de lui au régiment. Pour tant de campagnes, pas une égratignure." Le commandant Merlier avait, avec une poignée d'hommes, défendu une des dernières maisons de Reischoffen et arrêté l'élan de la horde prussienne acharnée à la poursuite de l'armée vaincue. Après Sedan, honteux et furieux de cette capitulation lâche, Merlier, après avoir trépané dans la boue de cette île de la Meuse où les Allemands avaient parqué nos soldats prisonniers, après avoir refusé de donner sa parole qu'il ne combattrait point contre la Prusse, s'était échappé, au risque d'être repris et fusillé, gagnant la Belgique. De là, il était rentré à Paris par le dernier train venant du Nord, et il s'était rendu à l'hôtel du gouverneur de Paris. Il ne demandait pas un grade plus élevé, mais il réclamait le droit de commander, à Paris comme à Wissembourg, comme à Wœrth, un bataillon. Le commandant Merlier fut des plus intrépides en octobre, le jour de la sanglante tentative de sortie par la Malmaison et la Jonchère.

Le matin du 21 décembre, à l'attaque du Bourget, il fut frappé au milieu de la grande rue, pendant que son régiment se lançait bravement, poitrines découvertes, contre des murailles et des tirailleurs abrités.

Par un prodige d'énergie, le commandant, tombé de cheval, se tint encore debout tandis qu'on sonnait la retraite ; mais quand il voulut suivre ses fantassins, un éblouissement le prit, et, s'appuyant sur son sabre :

— A moi ! dit-il, mes enfants, ne partez pas sans moi !

Deux de ses hommes le ramassèrent sous une pluie de balles et le transportèrent à la suiferie, à droite de la route du Bourget.

Les fusiliers marins avaient enlevé, quelques heures auparavant, la suiferie comme à l'abordage, la carabine en bandoulière et la hache à la main. Elle était à nous. On laissa là le commandant durant de longues heures. Un officier de mobiles lui avait donné sa gourde, et, de temps à autre, Merlier humectait ses lèvres d'un peu de cognac, mais sans boire. Il savait que l'alcool, loin de réchauffer, débilite et glace.

Des ambulanciers, se disputant l'honneur de soigner un commandant, arrivèrent au bout de quelque temps. Ces hommes faisaient partie d'ambulances rivales. Le commandant leur dit :

— Finissez de vous chamailler, et enlevez-moi, puisque je ne suis plus bon à rien.

On le coucha dans une voiture à côté d'un petit mobile de Paris, pâle, maigre, blessé à la poitrine, et qui, pendant la route, chantonait encore, d'un ton narquois, comme pour braver le mal, ce refrain des *moblots* de 1870, à la fois gamin et attristé :

La Prusse aura son heure !
C'est pas toujours les mêmes
Qu'aura l'assiette au beurre !

Et le commandant se disait qu'on pouvait faire quelque chose de ces insoucians et de ces tapageurs. Merlier n'était pas depuis douze heures au Grand-Hôtel que le chirurgien lui dit que la blessure reçue nécessiterait l'amputation.

Merlier regarda fixement le docteur et dit :

— Il n'y a pas moyen de me sauver cette jambe ? J'ai un fils au collège ; il me faut l'élever, et je voudrais bien n'être pas mis à la retraite et aux impotents.

— C'est impossible, commandant.

— Notez que j'aimerais autant en finir que de me voir forcé à me traîner comme un escarrot avec un pilon comme soutien.

— L'os est broyé, mon commandant, nous serions impuissants à vous sauver si vous vous refusiez à l'amputation.

— C'est bon. Charcutez.

On lui proposa de l'endormir avec du chloroforme pendant l'amputation. Le commandant se mit à rire :

— Vous me prenez donc pour un poulet ?

Il regarda, pâle, mordillant une cigarette de laquelle il tirait de temps à autre une bouffée, il regarda l'opération, cette jambe tuméfiée qui était la sienne, ces instruments posés sur le linge blanc, ces aiguilles, cette charpie disposée en bourdonnets, et ce chirurgien qui, plus ému que lui, préparait toutes ces choses. Durant l'opération, il ne poussa pas même un soupir ; mais quand il vit ce moignon saignant, cette cuisse d'où s'échappait un sang noir et dont les chairs semblaient palpiter, prises d'un frémissement nerveux, tandis qu'on les recousait en recouvrant l'os blanc et coupé avec le lambeau de chair qui dépassait, il hocha la tête et dit :

— Infirmes, va !

Au moment où on le rapportait dans son lit, un officier prussien, pâle, élancé, un lorgnon à l'œil et le bras en écharpe, entra dans la salle. On venait de le faire prisonnier, et il avait la main droite brisée. Cette main était encore gantée. De sa main gauche, l'Allemand tenait sa casquette et, froidement, il demanda à ceux qui l'escortaient " où était son lit. " Quelqu'un lui désigna un lit voisin de celui du commandant Merlier.

Celui-ci vit l'officier prussien jeter sa casquette sur le lit, puis tirer de sa poche un petit livre, de science sans doute, qui ne le quittait jamais et qu'il jeta à côté de sa casquette, enfin s'asseoir et regarder à droite et à gauche pendant qu'on retirait son gant collé à la chair et qu'on faisait à sa main broyée un premier pansement.

Merlier entendit qu'on agitait tout bas, parmi les médecins, la question de savoir si on laisserait le Prussien si près du commandant.

— Pourquoi pas ? dit l'amputé en interrompant le colloque à voix basse ; deux blessés ne sont plus ennemis.

A ces mots, l'officier prussien se retourna lentement du côté de Merlier, et, de cet accent légèrement gascon des Allemands qui parlent correctement le français :

— Vous vous trompez, monsieur, dit-il d'un petit air impertinent, blessés ou bien portants, les Allemands et les Français ne peuvent jamais être amis !

Merlier haussa légèrement les épaules.

— Avec votre main en compote et ma cuisse rasée, dit-il, nous sommes propres et nous avons bien le temps de discuter ! Ne craignez rien, ce n'est pas l'amitié qui m'étouffera jamais pour les incendiaires de Bazailles et les fusilleurs de femmes !

Le Prussien regarda Merlier et aperçut le képi du commandant suspendu à la tête du lit. Soit respect instinctif du grade, (l'Allemand était lieutenant) soit dédain affecté, il ne répondit pas.

On offrit encore à Merlier de le transporter ailleurs, de donner un autre lit au Prussien. Le commandant ne voulut pas. Il promit de ne point s'emporter, d'être calme.

— Après tout, disait-il, tant que je pourrai manier un sabre ou tenir un revolver, je serai bon à quelque chose.

Pendant deux jours, l'amputation parut avoir réussi ; mais au bout de ce temps, des symptômes alarmants parurent.

Merlier sentait vaguement, à une faiblesse plus grande et aussi à la façon dont on lui parlait et dont on parlait de lui, qu'il était perdu. Alors il se dit qu'il voulait au moins voir son fils et l'embrasser.

Il n'avait pas voulu, jusqu'ici, qu'on dérangeât l'enfant, qu'on l'attristât déjà.

Maintenant, il le fallait. Il demanda un capitaine de son régiment, Lavoine, un vrai soldat, esclave de la discipline et de l'amitié.

Lorsque le capitaine fut à son chevet, Merlier lui dit :

— Causons un moment. Mon cher, nous sommes battus, culbutés, perdus peut-être pour l'instant. Mais il faut savoir à quoi cela tient. Nous avons mérité nos défaites. Tous, depuis le premier jusqu'au dernier, nous avons abdiqué, nous nous sommes endormis sur nos lauriers, nous avons oublié que le patriotisme, l'esprit de dévouement, l'amour du drapeau sont des vertus pareilles à des plantes qu'il faut arroser chaque jour. La vie nous était trop facile. Nous étions trop heureux, malgré nos plaintes. Je ne parle pas seulement de l'armée, de l'officier devenu faraud, du soldat devenu douillet, de tout ce monde à qui il fallait des londres, du café et des sommiers doux ; je parle aussi de la nation, du peuple, de la bourgeoisie, de l'ouvrier. Nulle nation n'était, comme la nôtre, envahie par le luxe au point d'en être amollie, et, avec cela, nous gardions le prestige de la grandeur conquise par nos aînés. Mais qu'était-ce que cette fausse grandeur et cette richesse d'apparence sans la virilité dans les mœurs ? Les jeunes gens ne pouvaient supporter le poids d'une défaite. Débuter par Sedan, c'était dur. Alors, ils ont demandé une balle à l'ennemi, et beaucoup l'ont trouvée. Moi, j'ai fait antichambre avant de la rencontrer ; de Frœchwiller au Bourget, cinq mois passés. Mais quoi ! mourir bien, c'est quelque chose, mais ce n'est pas tout, je dirais presque que ce n'est rien : il faut vivre et grandir, c'est la loi du progrès, c'est la loi de tous, nations et individus. Or, pour durer, corrigeons-nous. Le jour où nous aurons acquis la conviction de notre faiblesse, de nos défauts, de notre mauvaise éducation, de notre vanité nationale et privée, ce jour-là nous serons bien près de nous relever. Je n'aurais peut-être pas vu ça, même en suppo-

sant que j'eusse survécu à l'amputation. Mais d'autres le verront ! Vous le verrez peut-être, vous, Lemoine ! Et dans tous les cas, il y aura quelqu'un après moi qui le verra. Écoutez, dit-il en tendant la main à son ami, il y a à Paris, au collège Chaptal, un garçon — il a dix ans — que je fais élever là. Ma femme étant morte jeune, le pauvre petit n'a jamais été bien dorloté. Mais c'est un brave enfant et je mettrais ma main au feu qu'il sera un homme. C'est à vous que je confie son éducation, le soin de lui apprendre que je ne boudais pas et le souci de lui conserver les quatre sous que je laisse après moi. Je puis compter sur vous, Lavoine ?

La capitaine serra la main de Merlier. Il avait les larmes dans les yeux. Le mourant souriait.

— Allons, dit-il, je vous remercie, mon ami.

Le lendemain, le commandant, qui s'affaiblissait de plus en plus, demanda à voir son petit Georges :

On amena le collégien tout ému dans ce dortoir de moribonds. C'était un enfant pâle et triste, l'air sérieux et bon.

Le commandant l'embrassa.

— Écoute, Georges, dit-il, j'ai attendu de te voir pour mourir. Oui, je vais m'en aller. C'est fini. Tu ne me reverras plus. Mais tu m'aimeras, mon petit Georges ? Je t'ai beaucoup et bien aimé, moi !

— Oh ! dit l'enfant, retenant ses sanglots, tu m'as aimé si bien que personne ne m'aimera plus comme ça !

— Ne dis pas cela, fit le commandant. Tiens ! (et il montrait le capitaine Lavoine) voilà quelqu'un qui me remplacera. Respecte-le et obéis à tout ce qu'il te dira !

Il prit la tête de l'enfant à deux mains, et tout bas, en l'embrassant :

— Tu l'appelles Merlier, comme moi, ne l'oublie pas et sois un homme !

L'enfant répondit d'une voix lente :

— Oui, un homme... comme toi !

— Mais plus heureux que moi, dit le commandant, car Dieu te garde de revoir ce que nous avons vu depuis Wissembourg !

Il posa ses deux mains à plat sur son lit, fit un effort violent pour se redresser un peu et, s'adressant d'une voix bizarre, stridente, à l'officier prussien qui, assis sur son lit, de sa main gauche feuilletait un livre, selon son habitude studieuse :

— Monsieur, dit-il, oui, vous, là-bas, lieutenant, donnez donc votre adresse à ce petit, qu'il aille vous rendre votre visite !

L'officier prussien se redressa, à la fois étonné et ironique, et son regard pâle rencontra les yeux du petit Georges attachés et rivés sur lui.

Il essaya de sourire et ne répondit pas.

Une sorte de transformation soudaine s'était faite sur le visage du commandant. Il ouvrait ses paupières, il tournait et retournait sa tête qui, brusquement, avec un soupir, retomba livide sur l'oreiller.

— Mort ! cria l'enfant en se jetant sur ce corps amputé, est-ce qu'il est mort ? Et il regarda le capitaine en pleurant.

Le commandant Merlier n'était pas mort. Mais il ne devait pas, comme on dit, passer la nuit. Le soir, — l'enfant était toujours à ses côtés — il appela doucement : Georges ! Georges ! Et regardant fixement son fils : Où es-tu ? lui demanda-t-il. Ses yeux ouverts ne voyaient plus.

— Je suis là, dit l'enfant effrayé.

A cette voix, un sourire de joie mâle souleva la moustache grise de Merlier.

— Je te croyais parti, fit-il. Tu es là, tant mieux !

Alors, il tendit à l'enfant sa large et vaillante main, où Georges mit sa petite main tremblante.

— Mon fils, dit le mourant d'une voix lente, fils de soldat, deviens soldat un jour. Et retiens mes paroles, retiens-les, car ce sont les dernières que tu entendras de moi. Sois le soldat de la patrie humiliée, qu'il faut venger, et de la France à refaire. Travaille, étudie, cherche, médite, apprends, et quand tu auras, toi et ceux de ton âge, rendu par la science, par le travail, par la force du droit, à la patrie sa grandeur, reviens alors frapper de ta petite main devenue forte sur la pierre où je vais dormir, et dis-moi trois mots, trois mots seuls, mais dis-les : *la revanche est prise !*

Le commandant Merlier prononça encore quelques mots que l'enfant seul entendit. Debout, l'officier prussien écoutait cette voix sépulcrale qui semblait déjà venir d'outre-tombe, pareille à une voix de prophète, et il lui sembla, dans une hallucination qu'il attribua plus tard à la fièvre, à l'ombre de la nuit, aux fantômes produits par les veilleuses vacillantes, il lui sembla qu'il voyait cet enfant grandi, menaçant, l'épée au poing et marchant d'un air résolu, en agitant son glaive, vers un grand fleuve immense, le "vieux père Rhin", dont l'eau verte mugissait au loin... Illusion, sans doute !

L'enfant, à genoux, les lèvres sur la main froide de Merlier, pleurait, immobile.

Quant au commandant, il était mort.

Pour nous, hommes d'une époque de transition, d'expiation, et d'une génération sacrifiée, ce vaincu qui venait d'expirer représentait la France d'hier ; cet enfant qui priait, ce vengeur prêt à grandir personnifiait la France de demain.

JULES CLARÉTIE.

LETTRE.

Non, ce n'est pas en vous "un idéal" que j'aime, C'est vous tout simplement, mon enfant, c'est vous-Telle Dieu vous a faite, et telle je vous veux. [même. Et rien ne m'éblouit, ni l'or de vos cheveux, Ni le feu sombre et doux de vos larges prunelles, Bien que ma passion ait pris sa source en elles. Comme moi vous devez avoir plus d'un défaut ; Pourtant c'est vous que j'aime et c'est vous qu'il me faut. Je ne poursuis pas là de chimère impossible ; Non, non ! Mais seulement, si vous êtes sensible Au sentiment profond, pur, fidèle et sacré Que j'ai conçu pour vous et que je garderai, Et si nous triomphons de ce qui nous sépare, Le rêve, chère enfant, où mon esprit s'égare, C'est d'avoir à toujours chérir et protéger Vous comme vous voilà, vous sans y rien changer. Je vous sais le cœur bon, vous n'êtes point coquette ; Mais je ne voudrais pas que vous fussiez parfaite, Et le chagrin qu'un jour vous me pourrez donner, J'y tiens pour la douceur de vous le pardonner. Je veux joindre, si j'ai le bonheur que j'espère, A l'ardeur de l'amant l'indulgence du père Et devenir plus doux quand vous me ferez mal. Voyez, je ne mets pas en vous "un idéal," Et de l'humanité je connais la faiblesse ; Mais je vous crois assez de cœur et de noblesse Pour espérer que, grâce à mon effort constant, Vous m'aimerez un peu, moi qui vous aime tant !

FRANÇOIS COPPÉE.

ANTICOSTI

OU L'ISLE DE L'ASSOMPTION.

(Suite.)

V.—LES CHAMPS DE LA MORT.

Et comme je voyais bien des croix sans couronne,
 Bien des fosses dont l'herbe était haute, où personne
 Pour prier ne venait,
 Une pitié me prit, une pitié profonde
 De ces pauvres tombeaux délaissés, dont au monde
 Nul ne se souvenait.

Faisons une courte visite aux endroits spécialement consacrés à la mort.

Tout près du phare de la Pointe-Ouest est un humble cimetière, que l'on reconnaît plutôt à l'élévation des tertres qu'aux monuments funéraires qui y sont érigés. A peine quelques modestes croix et cinq à six planches et pierres tombales indiquent-elles l'endroit où, plus fortunés que d'autres, reposent les morts auxquels une main amie a accordé un dernier souvenir.

Sur une de ces planches, on lit ces mots, gravés avec la pointe d'un couteau :

BLANCHE BÉLIVEAU
 10 ans : 1866.



C'est une pauvre enfant qu'une mort terrible a surprise au milieu de son sommeil. Elle s'était lassée à courir la forêt, pendant que son père travaillait à quelque distance, et s'était couchée au pied d'un arbre, sur un lit de mousse et de sapin. Le chant des oiseaux l'avait endormie et elle s'éveilla au milieu des flammes. Le bûcheron avait mis le feu à l'endroit où dormait, sans qu'il s'en doutât, son unique enfant, et ce ne fut que le lendemain qu'il constata sa mort, en retrouvant parmi les cendres les os calcinés de la victime.

A côté de la petite Blanche est enterrée une mère avec ses deux enfants. Pour épitaphe, on lit sur la pierre :

ALICE WRIGHT
 Septembre : 22 ans : 1865.

Un naufrage l'avait jetée là. J'ai lu quelque part qu'elle était l'épouse d'un capitaine de navire qui n'échappa à la mort que pour recueillir les cadavres des siens, rejetés par l'océan : suprême ironie du destin ! Le marin plaça lui-même la pierre sur la fosse qu'il avait creusée et remplie de ses mains : dernier devoir rendu à ses enfants, à celle qui avait été trois ans l'ange de son foyer.

Depuis, personne ne vient entretenir cette tombe.

En retraçant ces choses, les vers que Lamartine écrivait sur la tombe d'une inconnue, au souvenir de Graziella, me reviennent à la mémoire.

Elle a dormi vingt ans dans sa couche d'argile
 Et rien ne pleure plus sur son dernier asile !
 Et le rapide oubli, second linceul des morts,
 Couvre seul maintenant de son ombre ces bords.

Un arbuste épineux à la pâle verdure
 Est le seul monument que lui fit la nature.
 Battu des vents de mer, du soleil calciné,
 Comme regret funèbre au cœur enraciné,
 Il vit dans le rocher sans lui donner d'ombrage.

.....
 Une fleur au printemps, comme un flocon de neige,
 Y flotte un jour ou deux ; mais le vent qui l'assiege

L'effeuille avant qu'elle ait répandu son odeur,
 Comme la vie avant qu'elle ait charmé de cœur.
 En ces lieux désolés nul ne songe et ne prie !...
 Un oiseau de tendresse et de mélancolie
 Se pose pour chanter sur le rameau qui plie.
 Dis-moi, fleur que la vie a fait sitôt flétrir,
 N'est-il pas une terre où tout doit refleurir ?...

Sur une croix de bois peint, un mot, à demi effacé
 par le temps, attire le regard :

ADIEU.

Et c'est tout. Celui qui l'écrivit a gardé le secret renfermé dans ces cinq lettres. Il est des douleurs que l'on croirait profaner en les livrant à la pitié des passants. C'en était une, sans doute : elle appartient à la tombe.

Non loin du cimetière, un bosquet, rempli de chants d'oiseaux et de bruits d'ailes, interrompt la monotonie de la plaine. Dans les ramures, le vent berce les nids. C'est la vie à côté de la mort, la joie à côté des pleurs, l'espérance à deux pas du tombeau.

En arrière du phare de la Pointe-Sud-Ouest, sur un plateau couvert de foins sauvages parsemés de fosses dont la terre nourrit quelques fleurs des champs, un marbre élégant fixe l'attention des visiteurs ; il porte l'inscription suivante :

Érigé
 à la mémoire de
 ÉDOUARD POPE,
 décédé le
 2 juillet 1871, à l'âge de 82 ans,
 et de
 Grâce, son épouse,
 décédée le
 10 juillet 1873, à l'âge de 80 ans.

Ils restent unis dans la mort.—11 Sam., 1, 25.

La famille Pope est en charge du phare depuis nombre d'années. Ce sont de braves Écossais qui ont réussi à acquérir une jolie fortune par la culture des légumes et la traite des pelleteries.

Là, tout près de leur tombeau de famille, sont couchés vingt-et-un naufragés de l'équipage d'un navire anglais, le *George Channing*, jeté à la côte en 1830. Une seule fosse contient neuf cadavres.

A quelques pas se dresse une planche, avec ces lignes :

À
 la mémoire de
 DAVID CORMACK | GEORGE MILLER
 décédés le
 22 décembre | 23 décembre
 à l'âge de
 25 ans, | 51 ans,
 Après avoir fait naufrage sur
 " L'Ottawa " : Londres,
 le 2 décembre 1835.

Érigé par les survivants de l'équipage.

Tout au fond du cimetière, j'aperçois deux croix semblables, faites de branches d'arbres, plantées sur le même tertre. Une femme les y a placées en mémoire de ses deux enfants. Un seul y dort cependant : ils n'ont pas partagé leur couche funéraire, comme ils avaient partagé le même berceau. La mère, ne voulant pas être consolée et cherchant dans le souvenir un aliment à sa douleur, les a réunis dans sa pensée en leur donnant à chacun un monument au même lieu.

L'absente est une petite fille de cinq ans. Un jour qu'elle jouait à la côte, le vent emporta au large l'embarcation où elle se trouvait. La tempête arriva, qui rendit toute recherche impossible. L'enfant fut-elle engloutie par les flots, ou poussée à la rive sud où des pêcheurs l'auraient pu recueillir? A-t-elle péri de faim et de soif, ou fut-elle emportée à bord de quelque navire d'où on l'aurait aperçue en mer? Nul n'a jamais pénétré ce mystère, nul ne le dira jamais.

Il y a encore des planches funéraires et des croix qui ne portent aucune inscription. Elles disent seulement qu'une dernière marque d'amour, de reconnaissance ou de pitié a été accordée à ceux qui dorment en ces endroits.

A quelques milles à l'ouest du cap Cormoran en suivant la côte, il est encore un lieu du dernier repos. Celui-ci n'a pas été fait par la main de l'homme : la nature l'a formé. C'est un tout petit coin de terre, situé dans un angle que fait le roclier, et le rivage en terminant l'étendue. Le sol est de sable et de cailloux ; pas un arbre n'y pousse ; pas un monticule ne détruit l'uniformité de sa surface.

Pourtant bien des morts dorment là. L'océan les y a mis et ses vagues les ont recouverts en remuant les sables. Les oiseaux de mer s'y donnent rendez-vous et vont s'abreuver dans les anfractuosités du rocher, qui leur garde un peu d'eau du ciel.

Aux jours de grands vents, les flots baignent la côte et déferlent jusqu'à la falaise. Les récifs, en cet endroit, sont plus traîtres et plus nombreux qu'ailleurs. Durant les trois dernières années, onze naufrages y ont été enregistrés. Le golfe et la grève se sont partagé les débris.

Peu de personnes connaissent ces lieux. Ils ne sont accessibles que du côté de la mer ; et les cadavres qui leur sont confiés seraient bientôt la proie des goélands ou des corbeaux, si Dieu ne leur avait à la fois donné leur tombeau et leur linceul.

En visitant ces tombeaux, on éprouve cette pitié que Théophile Gautier exprime dans la *Comédie de la mort* :

Et comme je voyais bien des croix sans couronne,
Bien des fosses dont l'herbe était haute, où personne
Pour prier ne venait,
Une pitié me prit, une pitié profonde
De ces pauvres tombeaux délaissés, dont au monde
Nul ne se souvenait.

Pour moi, je ne puis contempler ce spectacle sans me sentir profondément ému. Ma pensée se reporte avec mélancolie sur ces pauvres travailleurs de la mer qui donnent toutes les énergies de leur vie et les affections de leur cœur à l'ingrate carrière du marin. Je les vois, à travers les tempêtes, les froids, les intempéries des saisons, le jour et la nuit, luttant avec courage, n'oubliant la souffrance que pour se défendre contre le trépas, résistant à la mort, toujours dressée devant eux, par une étrange fascination pour cette rude existence. Je songe à tous ceux d'entre eux qui sont partis de leurs maisons avec l'espoir du retour et qui ne revinrent jamais.

Ah ! combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont ensevelis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune,

Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !

Combien de patrons morts avec leur équipage !
L'ouragan de la vie a pris toutes les pages
Et d'un souffle il a tout dispersé sous les flots !
Nul ne saura jamais leur fin dans l'abîme plongés.
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée ;
L'une a saisi l'esquif ; l'autre, les matelots.

(A suivre).

LOUIS-H. TACHÉ.

SI JE POUVAIS.

Si je pouvais aller lui dire :
" Elle est à vous et ne m'inspire
Plus rien, même plus d'amitié ;
Je n'en ai plus pour cette ingrate ;
Mais elle est pâle, délicate,
Ayez soin d'elle par pitié.

" Écoutez-moi sans jalousie,
Car l'aile de sa fantaisie
N'a fait, hélas ! que m'effleurer.
Je sais comment sa main repousse,
Mais pour ceux qu'elle aime elle est douce,
Ne la faites jamais pleurer."

Si je pouvais aller lui dire :
" Elle est triste et lente à sourire,
Donnez-lui des fleurs chaque jour,
Des bluets plutôt que des roses :
C'est l'offrande des moindres choses
Qui recèle le plus d'amour."

Je pourrais vivre avec l'idée
Qu'elle est chérie et possédée
Non par moi, mais selon mon cœur.
Méchant enfant qui m'abandonnes,
Vois le chagrin que tu me donnes :
Je ne peux rien pour ton bonheur.

SULLY PRUDHOMME.

LE DRAPEAU.

Napoléon Ier, l'inventeur des légendes sur les drapeaux et qui y était passé maître, pratiquait sur la matière des théories absolument contraires à celles d'aujourd'hui. Issu de la guerre, vivant de la guerre, n'ayant plus, à la fin de son règne, d'autres espérances que la guerre, il avait fait du numéro et du drapeau les premières récompenses du régiment, la base angulaire de sa société militaire. Il fallait qu'une troupe provisoire, formée pour les besoins d'une guerre avec des bataillons ou des compagnies détachés, se fût distinguée vingt fois avant de mériter l'honneur de porter un numéro dans la série définitive. Tant qu'il était provisoire, le régiment ne pouvait songer à l'honneur de posséder un drapeau. Quand il était devenu définitif, il devait gagner son aigle sur le champ de bataille et, lorsque l'empereur jugeait que le jeune régiment avait gagné son aigle, il la lui remettait lui-même en grande cérémonie. Il faisait jurer aux soldats de la défendre jusqu'à la mort. La perte d'une aigle était considérée par lui comme le plus grand déshonneur. Un historien familier de l'empire a raconté que, le lendemain d'Austerlitz, Napoléon arrive devant un bataillon et s'écrie brusquement :

— Soldats ! qu'est devenue l'aigle que je vous avais donnée ?... Vous m'aviez fait le serment de la défendre jusqu'à la mort !

Le commandant du bataillon répond que le porte-aigle a été tué au moment de la première charge, et ce n'est qu'après la seconde, le régiment ayant pu se former en carré, qu'il s'est aperçu de la disparition de l'aigle.

— Et qu'avez-vous pu faire sans drapeau ? reprend Napoléon d'un ton sévère.

— Sire, nous sommes allés chercher ceux-ci au milieu des cuirassiers russes, pour supplier Votre Majesté de nous rendre une aigle en échange.

Et deux sous-officiers sortent des rangs, portant chacun un étendard russe. L'empereur considère un instant ces deux trophées encore sanglants, puis il répond :

— Soldats ! me jurez-vous qu'aucun de vous ne s'est aperçu de la perte de son aigle ?

— Nous le jurons ! répond le régiment d'une seule voix.

— Me jurez-vous que vous seriez tous morts pour la reprendre, si vous l'aviez su ?

— Oui ! oui !

— Et vous garderez bien à l'avenir celle que je vous donnerai ! Car, vous le savez, un soldat qui a perdu son drapeau a tout perdu !

Et une aigle nouvelle fut rendue à la revue prochaine. On peut, sans crainte de se tromper, affirmer qu'elle fut bien défendue.

Ce dialogue, aujourd'hui que l'on raconte les scènes les plus émouvantes en style naturaliste de faits divers, paraîtra un peu théâtral ; mais à la guerre, tout est théâtral et tragique.

JULES RICHARD.

RÉCITS DU LABRADOR.

LA BÊTE PUANTE.

Je n'aime pas le nom de *viverra mephitis* ou de *mephitis americana* que lui donnent les savants. Je préfère de beaucoup celui de *bête puante* que nos chasseurs lui ont appliqué avec tant de bon sens. Cependant l'épithète "puante," malgré sa valeur déjà très expressive, est insuffisante et doit être considérée comme un euphémisme que la pauvreté de notre langue a rendu inévitable.

Nul mot ne saurait exprimer à quel point est effroyable, insoutenable, insondable l'odeur que répand ce malheureux animal. Il faudrait créer un mot, mais lequel ? Pour le moment, mon imagination trop engourdie ne me suggère qu'une périphrase, et cette périphrase, je n'ose vous la confier. Le raffinement de vos organes et l'étude approfondie des odeurs variées qui se produisent sur notre globe suppléeront, je veux l'espérer, à la pauvreté regrettable de mes expressions.

Si je n'étais retenu par la bienséance, un sentiment de défiance compréhensible m'empêcherait encore de traduire toute ma pensée. Vous le savez, n'est-ce pas ? Tout est relatif, et je craindrais que cette odeur, pour moi la plus épouvantablement nauséabonde, ne fût pour vous d'un charme infini. Cela pourrait provoquer la naissance de soupçons blessants pour la pureté de mon appareil olfactif et mettre en désarroi les débris de mon amour-propre.

Mais il importe peu à la *mouffette* — car on lui donne

aussi ce nom — que vos impressions et les miennes soient discutables ou imparfaites. Elle se connaît et semble apprécier comme moi — je le dis à ma louange — la valeur de l'unique défense que la nature prévoyante ait mise à sa disposition.

Malgré tous les préjugés que ce début a dû faire naître en vous, la bête puante a eu son heure de célébrité et les plus jolies des femmes qui firent autrefois le bonheur de nos pères entourèrent leurs cous divins de boas confectionnés avec la fourrure de cet animal odorant, fort à la mode, à ces époques reculées, sous le nom de *shunk* ou *skund*.

La mouffette est de la grosseur d'un chat domestique. Son pelage est noir luisant. De chaque côté de son museau part une ligne blanche, étroite, qui va s'élargissant jusqu'à la naissance de la queue. Cette queue, qu'elle redresse en panache menaçant dans les grandes circonstances, est garnie de poils longs et soyeux.

Ses mœurs laissent à désirer. Je la crois polygame. Elle vit quelquefois en communauté, ce qui dénoterait une certaine aberration de l'instinct et du sens moral. Elle se loge pendant l'été dans des troncs d'arbres et durant l'hiver dans des terriers naturels dont elle s'écarte très peu. Elle choisit quelquefois les soubassements des maisons, des *chaffauds*, et alors elle devient une calamité pour les habitants, qu'elle condamne au martyre par infection.

C'est une bête inoffensive et faible, que l'on accuse à tort du meurtre des poules et des poulets, car elle vit surtout de fruits et de viandes mortes et serait la victime de tous les animaux, si la Providence ne l'eût pourvue du plus original et du plus redoutable des moyens de défense.

Ce moyen, d'une efficacité que nul de ceux qui l'ont attaquée ne conteste, consiste en une liqueur noirâtre que contiennent certains viscères placés non loin de la queue et en arrière d'un orifice *innommable*. Ce liquide, que les muscles adjacents projettent à deux ou trois verges de distance lorsque la mouffette est effrayée ou en colère, est la source de cette odeur renversante dont je vous ai dit quelques mots dans les premiers paragraphes de ce récit.

La bête puante a été la cause de bien des mésaventures. Permettez-moi de vous en conter une. Qui sait si votre heureuse fortune ne vous mettra pas un jour en face de cet animal intéressant ? Vous bénirez alors mon récit et répandrez sur son auteur les flots de la plus vaste reconnaissance.

— Venez-vous faire un tour à la perdrix, monsieur ? me dit, un après-midi d'automne, le pêcheur Hubert, de la L. P.

— Volontiers, lui répondis-je.

— Si c'est pareil pour vous, monsieur, nous irons du côté de la *plaine*. Ma femme est allée y cueillir des graines et nous reviendrons avec elle. Je l'aiderai à porter son panier.

— C'est bon, Hubert, *grées-vous*, je vais en faire autant.

Quelques instants après, nous cheminions côte à côte le long des bois d'épinettes qui bordent le haut du *plain*. En automne, lorsque le soleil échauffe de ses rayons déjà faiblissants la lisière des forêts du nord, les perdrix de savane et les perdrix grises viennent quelquefois, en grande quantité, picorer les graines rouges ou *airelle*

ponctué qui abondent sur les terrains sablonneux que n'atteint pas la haute mer. Ce jour-là, elles étaient assez rares et nous marchions depuis plus d'une demi-heure sans avoir tiré un seul coup de fusil, lorsqu'Hubert m'interpella et me dit :

— Ah ! Si nous avions l'ours ! Ma femme l'a emmené, mais nous allons le retrouver tout à l'heure. En revenant, nous serons plus chanceux.

L'ours est un chien — un croisé de Terreneuve que j'ai donné, dans le temps, à Hubert. Excellent pour le bois, quoique muet sur la perdrix. Terrible pour le porc-épic et le lièvre, qui constituent, avec quelques têtes de morues, sa nourriture la plus habituelle. Charriant le bois l'hiver, amusant les enfants, recevant le curé avec distinction et les intrus avec hauteur. Un chien parfait, quoi !

— Hubert !

— Monsieur ?

— Si nous tirions un coup de fusil ? L'ours n'est pas bête. Il comprendra et viendra nous rejoindre, hein ?

— C'est ça, monsieur.

Et nous déchargeâmes nos fusils trois ou quatre fois de suite. L'ours ne vint pas.

— C'est drôle, reprit Hubert ; Thida doit être bien loin.

Thida est le nom de la femme d'Hubert. Ce nom ossianesque appartient à la plus originale des *criatures*. Grande, maigre, à la peau parsemée d'encavations causées par les grains de la petite vérole noire, mauvaise langue, colère, mais vaillante, franche et le cœur sur la main. Elle donne de nombreux enfants à son mari et fait son bonheur quand elle a le temps, entre deux bordées d'injures.

Nous commencions à nous décourager, lorsque j'aperçus une perdrix branchée sur une épinette. Je fis feu et l'animal tomba. Presque au même moment, mon compagnon de chasse faisait feu à son tour. C'étaient des perdrix de savane et nous en tuâmes cinq ou six sans désemparer.

Cette heureuse exécution nous remit en joie et nous continuâmes à chasser. Quelques pas nous séparaient encore de la plaine, que nous cachait une pointe boisée, la pointe du bonhomme Thaddée, si j'ai bonne mémoire.

Tout à coup, nous aperçûmes sur le bord de la mer un être noir qui se livrait aux plus singulières évolutions. Cela se précipitait à l'eau, puis revenait au plus vite se rouler dans le sable, en soufflant et en grognant.

— Mais, c'est l'ours ! dit Hubert, est-il fou ?

Nous nous retournâmes instinctivement vers le bois, et nos regards furent tout aussitôt frappés par le plus étonnant des spectacles. J'en ris encore en vous contant cette véridique histoire.

Thida, nue comme un ver, poussait, au moyen d'une longue perche, dans un feu qu'elle avait allumé, quelques loquets dont elle paraissait désireuse de hâter la combustion.

Pendant quelques instants, le fou rire qui s'était emparé de moi à la vue des charmes entièrement dépouillés d'artifice de la jeune femme avait tenu ma pudeur naturelle en échec. Mais je repris vite possession de moi-même et, comprenant combien ma présence pouvait déplaire à cet excellent Hubert, — de qui et de quoi n'est-on pas jaloux quelquefois ? — je repris, tou-

jours riant, quoique seul, le chemin de la maison, où j'arrivai à la nuit noire.

Je me couchai riant encore, mais je dormis à peine. J'avais hâte d'atteindre l'aurore du lendemain, comme eût dit M. de Pixérécourt. Je mourais de l'envie de connaître les motifs qui avaient porté Thida à choisir, au mois d'octobre ! un costume aussi peu rembourré.

Dès l'aube, je gagnai la maison d'Hubert. Tout le monde y était debout.

— Bonjour, dis-je en entrant.

— Bonjour, monsieur.

— Vous aviez un bien beau costume hier soir, Thida !

— Vous trouvez, monsieur ?

— Certainement, — j'ai pour principe qu'il faut toujours être aimable avec le sexe faible — mais que vous était-il arrivé ?

— Voilà, monsieur : je ramassais des graines. Tout à coup, passe à côté de moi une bête noire avec une longue queue. Je crois que c'est une martre. Je prends un bâton, j'appelle l'ours et nous nous précipitons tous deux sur l'animal. C'était une bête puante ! monsieur, une bête puante !... Elle m'a arrosée, l'ours aussi, la maudite... la... etc... L'ours est devenu fou. Moi, j'ai failli mourir. Je ne pouvais plus résister. Alors, j'ai tiré mes vêtements, j'ai allumé un feu et je les ai fait brûler. Oh ! la bête du diable, oh ! la ci... oh ! la ça... — vous comprenez que j'en passe, cher lecteur. — A quoi ça peut-il bien servir, monsieur, des bêtes comme ça ?

— À faire déshabiller les jolies femmes, Thida, lui répondis-je.

— Ah ! maudit Français, me répondit-elle en riant.

Sur la côte, quand il s'agit d'un Français aimable comme vous ou moi, l'on dit : *Ah ! le maudit Français !* S'il est question d'un Anglais vertueusement impassible et saintement grognon, on dit : *Oh ! l'Anglais maudit !* Lequel préférez-vous ?

HENRY DE PUYJALON.

LE COFFRE-FORT DE MÉRY.

Méry à tous les âges eut certaines manières d'agir qui s'écartaient des voies communes.

Une fois, il avait gagné quatre mille francs en pièces de quarante francs, car, il faut bien l'avouer, il était un peu joueur, et ainsi s'explique peut-être comment, après tant de succès lucratifs, il est mort sans fortune. En emportant son gain, il se disait :

— Il y a là de quoi passer tranquillement l'hiver, si je sais être sage. Oui, mais je me connais, je ne serai pas sage. Ou je jouerai encore et je perdrai ; ou bien il viendra *quelqu'un* qui me rasera tout ou partie de mes quatre mille francs... Comment faire ?

Après réflexion, voici de quoi il s'avisa :

Il commanda de nettoyer un cabinet noir, fermant à clef, qui se trouvait à l'extrémité de son appartement ; puis il se rendit au chantier de bois à brûler le plus voisin.

— Je veux, dit-il, deux charretées de grosses bûches.

On lui montra ce qu'on avait de mieux en ce genre.

— Plus gros encore ! dit Méry.

On le conduisit devant une pile de véritables troncs d'arbres.

— C'est bien petit... Ne sauriez-vous me trouver du bois d'un calibre supérieur ?

On finit par le mettre en présence d'énormes souches dont la moindre pesait cent kilogrammes.

— Voilà mon affaire, dit le poète ; emplissez deux tombereaux de ces machines-là et envoyez-les chez moi sur-le-champ.

Quand le portier vit arriver ces masses ligneuses, il jeta les hauts cris, jurant qu'on allait défoncer la maison.

— Je vous le devrai, dit Méry.

Et il fit transporter ses souches dans le cabinet noir, qui s'en trouva plein jusqu'au plafond. Ayant congédié les travailleurs, il alla chercher la somme gagnée et lança les pièces de quarante francs à toute volée dans l'intervalle des billes de bois. Quand elles eurent disparu jusqu'à la dernière, il ferma la porte du cabinet et en retira la clef.

On comprend quel était son projet. Pour repêcher une pièce d'or, il fallait déplacer cinq ou six de ces horribles souches. Méry, paresseux comme une couleuvre, reculait le plus possible devant une corvée de ce genre, et sa paresse servait ainsi de frein à sa prodigalité.

Nous ne saurions dire si, grâce à ce moyen, il put passer un hiver tranquille ; toujours est-il que les pièces de quarante francs ne devaient plus être très nombreuses dans la tirelire, quand, un jour, un de ces mendiants à domicile, qui sont le fléau des gens de lettres, vint invoquer la générosité de Méry. Le spirituel auteur était au travail, et ce dérangement l'impatientait ; il regarda pourtant dans le tiroir où il plaçait sa monnaie ; il n'y avait plus rien. Comme l'autre le fatiguait de sollicitations, Méry dit en se levant avec impatience :

— Allons ! venez... Vous cherchez vous-même.

Il conduisit le mendiant au cabinet noir.

— N'en prenez qu'une pour vous, et rapportez-moi les autres, car je n'ai plus le sou.

Et il retourna à son travail.

L'homme aux bottes éculées était resté tout ébahi en présence de ces billes colossales. Cependant, peut-être quelque chose qui brillait par terre, dans les débris de mousse et d'écorce, lui ouvrit l'intelligence, car on l'entendit assez longtemps bousculer les souches avec ardeur. Méry, étonné de ne pas le voir réparaître, finit par revenir au cabinet noir. Le mendiant, tout rouge, tout essoufflé, tout en nage, se disposait à revenir.

— Eh bien ? demanda Méry.

— Je n'en ai qu'une, monsieur, répliqua l'homme ; je n'en ai qu'une, je vous le jure !

Et il se sauva à toutes jambes.

— Méry ne songea pas à le poursuivre.

— Que le diable l'emporte ! murmura-t-il ; l'imbécile a remis les souches en place !

ÉLIE BERTHET.

On joue aux petits jeux chez Mme Z... Boireau est au milieu d'un cercle de dames également peintes et attifées, et il est condamné à être embrassé par l'une d'elles.

— Choisissez, lui dit-on.

— J'y vais ! j'y vais ! fait Boireau. Je cherche la moins ancienne !

Balivernes :

Trois animaux ont le droit d'en vouloir à la nature—
et aux hommes :

L'éléphant, parce qu'on la trompé.

Le chien, parce qu'on lui a fait une niche.

La girafe, parce qu'on lui a monté le cou.

LE CHEVEU BLANC.

Voici une scène du *Cheveu blanc*, un des plus jolis proverbes d'Octave Feuillet. Clotilde de Lussac voudrait ramener à elle son mari, qu'elle n'a pas cessé d'aimer malgré ses nombreuses fautes. Ils reviennent du bal à minuit. M. de Lussac veut rentrer dans ses appartements ; mais Clotilde a jeté quelques grains de sable dans la serrure, la porte ne peut s'ouvrir.

CLOTILDE. — Sérieusement, vous ne pouvez pas ouvrir votre porte ?

FERNAND. — Fort sérieusement.

CLOTILDE, *le regardant d'un air de soupçon*. — En êtes-vous bien sûr ?

FERNAND. — Je vous l'affirme... Je n'y conçois rien... C'est pourtant bien ma clef ! (*Il souffle dans sa clef*).

CLOTILDE. — Si le fait est vrai, envoyez chercher un serrurier.

FERNAND. — Un serrurier... à trois heures de la nuit?... Croyez-vous que ces gens-là ne se couchent pas?... Non,... je m'en vais dans le salon... J'ai dit à Jean de m'allumer du feu... Je suis très contrarié... (*Arrivé près de la porte, il se retourne et reprend* :) Si nous étions... des époux comme d'autres,... le malheur qui m'arrive ne serait pas grand.

CLOTILDE, *gravement*. — Qu'est-ce que c'est?... Voulez-vous répéter ?...

FERNAND. — Vous avez bien entendu.

CLOTILDE. — Des époux comme d'autres?... Mais il n'en manque pas de notre espèce dans le monde, ce me semble ; c'est même l'ordinaire.

FERNAND. — Tant pis ! madame, tant pis pour le monde ! car cela fait de sots ménages et de vilains modèles.

CLOTILDE. — J'en aime la remarque dans votre bouche. Au reste, je ne dis pas non ; mais à qui la faute ?

FERNAND. — A qui ? pensez-vous que j'ai oublié ce qui s'est passé dans cette chambre, oui, ici même, il y a dix ans ?

CLOTILDE. — Et qu'est-ce qui s'est passé?... Mais auparavant permettez-moi de m'assurer que ma vue ne me trompe pas... Approchez-vous, je vous prie,... plus près...

FERNAND, *s'approchant, incertain*. — Quoi ?

CLOTILDE, *montant sur un tabouret et se penchant vers son mari*. — J'avais bien vu... Vous avez un cheveu blanc, sur la tempe gauche.

FERNAND. — Mon Dieu ! c'est possible !

CLOTILDE, *descendant du tabouret*. — Mon Dieu ! c'est sûr... Allez maintenant... Qu'est-ce qui s'est passé dans cette chambre il y a dix ans ?

FERNAND, *jouant avec une chaise sur laquelle il s'appuie*. — Vous le savez bien. Nous étions mariés depuis deux ans à peine ;... nous revenions du bal, comme cette nuit... Je ne m'attendais à rien... J'étais assis là tranquillement... comme une bête au bon Dieu... Est-ce exact ?

CLOTILDE. — Parfaitement... Tantôt vous me contiez les mots d'une actrice, et tantôt vous leviez vos deux bras en bâillant avec bruit... Est-ce exact ?

FERNAND. — Ces détails m'ont échappé.

CLOTILDE. — Pas à moi ; poursuivez.

FERNAND. — Eh bien ! tout à coup, je ne sais quelle mouche vous pique,... vous m'enjoignez de sortir : ce procédé m'étonne,... vous insistez... Sans être, comme vous me fîtes l'honneur de me le dire, un tyran ni un sultan, je n'aime point la bizarrerie... Bref, nous nous brouillons, et le divorce est prononcé... C'est là, madame, je ne l'ignore pas, une scène d'intérieur assez

commune dans un certain monde... Je sais par plus d'une confidence que je ne suis pas le seul mari sur la terre dont on ait de la sorte provoqué... les irrégularités, ... que vous n'êtes pas la seule femme qui ait sacrifié son bonheur à un futile caprice...

CLOTILDE, *grave*. — Son bonheur ? Vous riez... Epouser un mondain de votre acabit, un mortel superbe et gâté comme vous, atteler à son char nuptial un lion de votre robe, ... c'est de la gloire, tant qu'il vous plaira ; mais du bonheur, ... le croyez-vous sincèrement ? Pensez-vous qu'on trompe longtemps une femme qui aime ?... et nous commençons toutes par là... Pensez-vous que nous tardions beaucoup à nous apercevoir que vous avez fait en nous épousant d'étranges réserves, que vous n'avez point abdiqué votre jeunesse conquérante, que vous nourrissez au sein de l'hymen des regrets équivoques et des prétentions suspectes ? Certes, ce n'est pas en un jour qu'une jeune femme peut concevoir l'étendue et la rigueur d'une telle déception. (*Avec amertume.*) Mais peu à peu, quand vous n'avez plus même vis-à-vis d'elle le courage de la politesse et du savoir-vivre, ... lorsque vous vous abandonnez franchement sous ses yeux au sans-*façon*, ... au débrillé de votre indifférence...

FERNAND. — Je crois, madame, n'avoir jamais, pour mon compte, donné lieu...

CLOTILDE, *avec feu*. — Laissez-moi parler, je vous prie !... Voici dix ans que cela me brûle... Il n'y a pas une femme du monde qui ne comprît ce que je vous dis là, ... pas une qui n'ait la mémoire ulcérée de quelque souvenir pareil à celui que vous osiez évoquer tout à l'heure... On revient du bal : on a vu son mari, durant tout le cours de la soirée, déployer à grands frais tous les agréments de sa personne, toutes les amabilités de son esprit ; ... on se retrouve enfin seule avec lui, dans ce tête-à-tête si ardemment souhaité... Cruelle métamorphose ! vous n'avez plus sous les yeux qu'un comédien fatigué qui dépose dans la coulisse ses grâces de parade, ... un vainqueur morose qui digère ses lauriers ; ... s'il ouvre la bouche, c'est pour vous confier avec une suffisance expansive ses bonnes fortunes d'autrefois ou vous faire pressentir ipsolement celles du lendemain ; ... son silence respire l'ennui ; sa parole, la trahison ! Alors, Fernand, dans une de ces heures amères, — bien amères, je vous assure ! — tout ce qui avait pu survivre jusque-là de nos illusions et de nos songes de quinze ans s'évanouit ; ... on comprend le peu que l'on reçoit pour tout ce que l'on donne ; ... on sent quelle place misérable et mortifiante on tient dans votre vie, ... et, si peu qu'on ait au fond de l'âme de délicatesse et de fierté, on se refuse à cette banalité de tendresse, à ces mensonges d'amour officiel que vous appelez vos droits et qui sont des injures ! Alors, ... puisqu'il faut souffrir, ... on veut du moins souffrir avec dignité ; ... puisqu'on est voué aux larmes, on veut les répandre dans la solitude !

FERNAND, *sérieux*. — Madame, ... Clotilde, si la résolution que vous prêtez alors devait être irrévocable, vous auriez bien fait de me laisser ignorer toujours quel cœur j'avais perdu.

CLOTILDE. — Non, ... non ; je m'étais bien promis, au contraire, de vous l'apprendre un jour ; ... et ce jour devait être celui où je verrais apparaître sur votre front le premier signe de vieillesse...

FERNAND. — Et pourquoi ce jour plutôt qu'un autre ? Est-ce par un raffinement de vengeance ?

CLOTILDE. — Peut-être. (*Avec émotion.*) Peut-être aussi avais-je fondé sur ce premier cheveu blanc, ... sur cette

base si frêle, ... quelque secrète et dernière espérance... Quand je fus forcée de reconnaître que votre pensée ne m'appartenait pas, qu'elle demeurerait attachée toute entière au monde, à ses succès, à ses triomphes, il fallut bien m'y résigner, sans doute... Je vous rendis votre liberté, mais je ne repris point la mienne. J'espérais, — on est folle quand on est jeune — j'espérais que, plus tard, vous m'en sauriez gré, qu'en vous donnant dix années d'indépendance, en faisant, comme on dit, la part du feu, je pourrais encore recueillir un jour dans les cendres quelques débris de bonheur... Oui, j'espérais que la première neige des années vous avertirait de retourner la tête vers mon foyer de veuve, ... que nos hivers étroitement unis pourraient encore me payer les douces saisons perdues...

FERNAND, *ému et hésitant*. — Clotilde !...

CLOTILDE, *d'une voix tremblante*. — Ce pauvre cheveu blanc !... je l'attendais comme un ami ; il me semblait qu'il marquerait dans ma vie une date heureuse, — la première, Fernand... Hélas ! que j'e l'aimerais, s'il me tenait tout ce qu'il m'a promis !

FERNAND, *posant un genou sur le tabouret qui est aux pieds de sa femme*. — Eh bien ! Clotilde...

CLOTILDE. *Elle le regarde, se penche comme pour lui baiser le front et, se relevant tout à coup, elle éclate de rire.* — Ah ! ah ! ah ! vous avez trouvé votre maître, monsieur de Lussac !

FERNAND, *incertain*. — Madame...

CLOTILDE. — Si j'avais pu garder mon sérieux deux minutes de plus, avouez que vous alliez pleurer...

FERNAND, *se levant*. — Clotilde, en vérité...

CLOTILDE. — Vous alliez pleurer, avouez-le... Ah ! ah ! monsieur, ... à votre âge !

FERNAND. — Madame, j'ai pu avoir des torts envers vous ; mais, si graves qu'ils aient été, désormais nous sommes quittes. (*Il se dirige vers la porte.*)

CLOTILDE, *riant*. — Où allez-vous ?

FERNAND, *d'un ton bref*. — Je vais me jeter sur un canapé dans le salon, puisque cette porte maudite...

CLOTILDE. — Cette plaisanterie de porte dure encore ? Mais cela est puéril.

FERNAND. — Il n'y a pas là de plaisanterie... Je vous dis que la serrure est brouillée ; ... il y a du sable dedans.

CLOTILDE. — Du sable ?... Bah ! du sable !... Et qui voulez-vous qui ait mis du sable dans cette serrure ?... A moins que ce ne soit vous...

FERNAND. *Il tient la porte pour sortir.* — Eh ! non, madame, ce n'est pas moi !... De quoi m'allez-vous soupçonner !

CLOTILDE, *riant toujours*. — Vous allez voir que ce sera moi !

FERNAND. — Je ne dis pas que ce soit vous.

CLOTILDE, *allant à lui délibérément*. — Eh bien ! vous avez tort, car c'est moi. (*Elle lui tend la main. Fernand la regarde avec hésitation, et elle continue en baissant les yeux.*) C'est moi-même pourtant... Sur la foi d'un simple cheveu, ... j'ai hasardé, je le crains bien, une faute énorme, — non pas en morale, comme vous le disiez, mais en politique.

FERNAND, *l'embrassant*. — Je vous jure que non.

OCTAVE FEUILLET.

Petit dialogue.

— Ah ! monsieur, dit le coiffeur, il est bien difficile de tomber sur une bonne lame de rasoir.

— Surtout sans se couper, répond froidement le client.

LES
HOMMES DU JOUR

GALERIE DE PORTRAITS CANADIENS

PARAISANT PAR SÉRIES

MONUMENT ÉRIGÉ À LA GLOIRE DE LA CONFÉDÉRATION
CANADIENNE

GRANDE ÉDITION:

50 CENTIMS LA SÉRIE

ÉDITION POPULAIRE:

15 CENTIMS LA SÉRIE

Chaque série comprendra le portrait, la biographie et le fac-simile d'une lettre ou d'un écrit autographe du sujet. Il n'y aura pas plus de deux séries par mois, et pas plus de cent séries en tout.

Toutes les biographies seront signées par des écrivains distingués.

La grande Édition se vend au prix de 50 centims la série.

L'Édition populaire se vend au prix de 15 centims la série.

La souscription n'est prise que pour l'ouvrage au complet.

ÉCHANTILLONS ENVOYÉS À DEMANDE

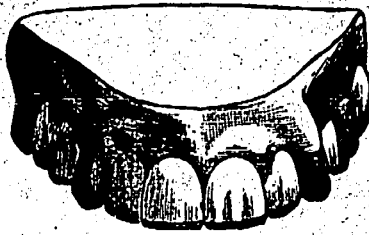
Souscrivez aux "HOMMES DU JOUR" pour avoir sous les yeux le portrait, la vie, le caractère et l'écriture des hommes éminents de votre pays.

L'expédition des numéros de l'Édition populaire se fera par la poste, et la collection, périodiquement, par les agents ou par la malle.

Adressez: LE DIRECTEUR,

"LES HOMMES DU JOUR"

B. P. No. 1579, MONTREAL.



Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.
Nouveau métal pour palais, extra léger.
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

Dr. BROSEAU
7, rue St-Laurent, Montréal.

LOTÉRIE DU PEUPLE

La seule autorisée par la législature de Québec.

10-CENTS-10

\$1.00 le BILLET.

PROCHAIN TIRAGE:

Mardi, 23 Mai 1893.

GRAND TIRAGE:

Mardi, 27 Juin 1893.

Sous la surveillance personnelle des commissaires nommés par le gouvernement de Québec.

NOMENCLATURE DES LOTS:

| | | |
|---------------|-----------|------------|
| 1 lot valant | \$1.00 00 | \$1.000 00 |
| 1 do | 500 00 | 500 00 |
| 1 do | 250 00 | 250 00 |
| 1 do | 100 00 | 100 00 |
| 2 lots valant | 50 00 | 100 00 |
| 5 do | 25 00 | 125 00 |
| 25 do | 5 00 | 125 00 |
| 100 do | 2 50 | 250 00 |
| 500 do | 1 00 | 500 00 |

NOMENCLATURE DES LOTS:

| | | |
|--------------|-------------|-------------|
| 1 lot valant | \$15 000 00 | \$15.000 00 |
| 1 do | 2 500 00 | 2.500 00 |
| 1 do | 1 500 00 | 1.500 00 |
| 1 do | 1 000 00 | 1.000 00 |
| 1 do | 500 00 | 500 00 |
| 5 do | 200 00 | 1.000 00 |
| 5 do | 100 00 | 500 00 |
| 10 do | 50 00 | 500 00 |
| 100 do | 20 00 | 2 000 00 |
| 200 do | 10 00 | 2 000 00 |

LOTS APPROXIMATIFS:

| | | |
|-----------------|--------|----------|
| 100 lots valant | \$2 50 | \$250 00 |
| 100 do | 1 00 | 100 00 |
| 999 do | 1 00 | 999 00 |
| 999 do | 1 00 | 999 00 |

LOTS APPROXIMATIFS:

| | | |
|-----------------|-------|-------------|
| 100 lots valant | 15 00 | \$15.000 00 |
| 100 do | 10 00 | 1 000 00 |
| 500 do | 4 00 | 2.000 00 |
| 999 do | 4 00 | 3.996 00 |
| 999 do | 4 00 | 3.996 00 |
| 999 do | 4 00 | 3.996 00 |

2834 lots valant \$ 5.298 00

4022 lots valant \$ 42.988

11 billets pour \$1.

11 billets pour \$10.

Les demandes de billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal: 78, rue Saint-Laurent, Montréal.
P. O. Boite 987.

On demande des agents.

ED. C. LALONDE, gérant.

LE CHOIX DE MEDIUMS

constitue principalement l'annonce profitable.

Quand vous songez à annoncer, rappelez-vous que l'impulsion extraordinaire donnée au journal.

LE MONDE

par l'adoption d'un programme nettement indépendant, la réorganisation de sa rédaction et de tous les services administratifs ont eu pour effet **DE DOUBLER LE CHIFFRE RÉGULIER DE SON TIRAGE.**

C'est maintenant au commerce et à l'industrie à tirer parti de cette grande publicité du "MONDE," qui s'adresse à tout le public canadien, sans exception de parti.

Rappelez-vous que c'est le

SEUL JOURNAL INDEPENDANT
DU CANADA.

TELEPHONE BELL: 6122.

LOUIS PLAMONDON

Successeur d'ARCADE DEPATIE

Cigares, Tabacs, Pipes, etc.

GROS ET DETAIL

No 1832, rue Sainte-Catherine.

CIGARES HAVANE ET TABAC CANADIEN, UNE SPECIALITE.

L'Opinion Publique

POLITIQUE, LITTÉRATURE, THÉÂTRE,
MONDANITÉS.

PARAIT CHAQUE VENDREDI.

Abonnement: \$2.00 par an; \$1.00 pour six mois—payable d'avance.
\$2.50 par an—payable dans l'année.

Prix du numéro: 5 CENTIMS.

Rédaction et administration:

L'OPINION PUBLIQUE,

B. P. No. 2071,

Bureaux: Bâtisse New-York Life, 715. MONTREAL, CANADA.

AUX COLLABORATEURS:

TOUTE COLLABORATION ACCEPTÉE SERA PAYÉE.

LA BIBLIOTHEQUE FRANCAISE

Si on veut se faire une idée de l'importance de cette publication et des services qu'elle peut rendre par la diffusion de la belle et saine littérature, on n'a qu'à parcourir la liste des volumes déjà parus: "Monsieur Barnes de New-York," — "Mon oncle et mon curé," — "Vaillante," — "La neuvaine de Colette," — "Aurette," — "Jean de Kerdren," sont autant de chefs-d'œuvre. Par la beauté du style, la pureté de la morale, l'intérêt dramatique qui s'y déroule, le jeu des passions, qui y sont étudiées sur le vif, ces livres charment également le lettré, la jeune fille et celui qui ne cherche dans un livre qu'un agréable délassement.

Le dernier de la série "Jean de Kerdren" que nous venons de recevoir est l'œuvre maîtresse d'un écrivain dont l'apparition récente sur la scène littéraire a été accueillie avec un véritable enthousiasme par toute la France. Nous voulons parler de "Jeanne Schultz," dont on a pu apprécier les brillantes qualités dans "La neuvaine de Colette."

Ce volume est en vente chez les libraires et dans les dépôts de journaux. On peut aussi se le procurer en envoyant 15 centims en timbres-poste aux éditeurs, No 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

Assurance Maritime.

CIE D'ASSURANCE MARITIME "BRITISH AND FOREIGN," de Liverpool.
Do do do "RELIANCE," de Liverpool.

Polices ouvertes offertes aux importateurs.

Bureau central pour le Canada: — MONTREAL.

EDWARD L. BOND, agent principal.

ASSURANCES:—

FEU: "London Assurance Corporation."
ACCIDENTS: "Norwich and London."
VITRES: "Lloyds Plate Glass."

EDWARD L. BOND, 30, rue St-François-Xavier, MONTREAL.